ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

RELIGION ROMAINE ET RELIGION LATINE : LES CULTES DE JUPITER ET JUNON A PRÉNESTE

PAR Mlle J. CHAMPEAUX
Professeur à l'Université de Haute-Bretagne

SOMMAIRE. — *Préneste a connu simultanément des cultes de Jupiter et de Junon subordonnés à Fortuna* Primigenia, *la grande déesse de la cité, et des cultes indépendants de ces deux divinités. Les uns et les autres, rendus d'une part à Jupiter et Junon enfants de Fortuna et à Jupiter* Arcanus, *d'autre part à Jupiter* Imperator *et* Optimus *et à Junon* Palostca, *font apparaître l'originalité de la ville et de ses structures religieuses par rapport à Rome.*

Préneste est l'une de ces villes du Latium dont la religion s'organise autour d'une divinité majeure, Fortuna *Primigenia*, qui, par l'importance de son sanctuaire et son rayonnement cultuel, éclipse toutes les autres, comme le font ailleurs, et les déesses sont, en ce cas, plus nombreuses que les dieux[1], la Diane d'Aricie, la Junon de Lanuvium, ou l'Hercule de Tibur. Dans son vaste sanctuaire[2], cependant, qui ne comptait pas moins de trois temples, auxquels s'ajoutaient de multiples constructions annexes, Fortuna a accueilli plusieurs autres divinités, dont les statues lui furent dédiées sous l'Empire, et, au premier chef, et de beaucoup plus longue date, Jupiter et Junon, dont le statut est tout autre. A la différence, en effet, de *Spes* ou de *Liber Pater*, par exemple, dont les effigies lui furent occasionnellement consacrées par quelque fidèle de l'époque impériale[3], et qui n'ont pas laissé d'autre trace, à notre connaissance, dans la religion de la ville, Jupiter et Junon bénéficiaient d'un culte permanent au sein du sanctuaire, sous la forme insolite, non romaine en tout cas, de deux divinités enfants. D'autre part, leur culte est aussi attesté en dehors du temple de Fortuna, mais sous d'autres formes, et avec d'autres épithètes. C'est ce statut reli-

1. Cf. les remarques, de grande portée, de Q. F. Maule et H. R. W. Smith, *Votive religion at Caere. Prolegomena*, Berkeley-Los Angeles, 1959, p. 101-103, sur « the *de iure* primacy of gods and the *de facto* predominance of goddesses » dans la religion du Latium.

2. Cf. F. Fasolo-G. Gullini, *Il santuario della Fortuna Primigenia a Palestrina*, Rome, 1953.

3. *C. I. L.*, XIV, 2853 ; 2865 ; 2867.

gieux complexe que nous voudrions analyser, sous ses deux aspects, culte lié à Fortuna *Primigenia*, culte indépendant du sien, de façon à mieux apprécier la place et, pour tout dire, l'importance réelle qu'avaient à Préneste les deux divinités les plus prestigieuses, celles qui, en théorie, occupent le premier rang de la hiérarchie divine dans le monde romain[4], mais qui, dans la ville de Fortuna, ne sont pas seulement concurrencées par elle, mais se trouvent, par rapport à elle, dans un état de subordination.

Nous savons en effet par Cicéron, dans le passage du *De diuinatione* qu'il a consacré aux sorts de Préneste et qui est notre source principale sur la religion de Fortuna *Primigenia*, que la déesse était représentée sous les traits d'une courotrophe, allaitant Jupiter et Junon, et que ce groupe, placé dans le temple de Jupiter Enfant, dont il était la statue cultuelle, était particulièrement vénéré par les mères[5]. Telle est la première épiclèse sous laquelle nous apparaisse le Jupiter prénestin : un Jupiter *Puer*, nourrisson et même, selon toute vraisemblance, enfant de la déesse Primordiale, Fortuna *Primigenia*, auquel est déjà associée sa parèdre habituelle, une petite Junon qui, elle, ne porte aucune épithète distinctive. Ce culte de Jupiter Enfant pose de difficiles problèmes, que nous avons étudiés ailleurs plus longuement[6], et nous nous bornerons ici à reprendre l'essentiel des conclusions auxquelles nous avons cru pouvoir aboutir. Un problème topographique d'abord. Ce qu'on appelle le sanctuaire inférieur de Préneste, au centre de la Palestrina moderne, comprend, au moins depuis les IV^e^-III^e^ siècles avant J.-C., plusieurs parties, nommées dans le *De diuinatione* : une grotte, le *locus saeptus religiose* de Cicéron, où, selon la légende étiologique, les « sorts » de la déesse avaient, par un prodige, jailli de dessous terre (d'où le nom d' « Antro delle Sorti » que lui ont donné les archéologues italiens) ; un temple à abside, devenu le séminaire de la ville moderne, et qui est la *Fortunae aedes* également mentionnée par Cicéron[7] — ces deux identifications étant très généralement acceptées —;

4. Sur leurs cultes et leurs épiclèses, cf., parmi les manuels (G. Wissowa, K. Latte, G. Dumézil, G. Radke) et encyclopédies, plus particulièrement les articles *Iuno* et *Iuppiter* de G. Giannelli et R. Bartoccini, dans le *Dizionario epigrafico* de De Ruggiero, IV, p. 211-262.

5. Cic., *Diu.*, 2, 85-86 : *Vt in haruspicina fecimus, sic uideamus clarissumarum sortium quae tradatur inuentio. Numerium Suffustium Praenestinorum monumenta declarant, honestum hominem et nobilem, somniis crebris, ad extremum etiam minacibus cum iuberetur certo in loco silicem caedere, perterritum uisis irridentibus suis ciuibus id agere coepisse ; itaque perfracto saxo sortis erupisse in robore insculptas priscarum litterarum notis. Is est hodie locus saeptus religiose propter Iouis Pueri, qui lactens cum Iunone Fortunae in gremio sedens mammam adpetens castissime colitur a matribus. Eodemque tempore, in eo loco ubi Fortunae nunc est aedes, mel ex olea fluxisse dicunt, haruspicesque dixisse summa nobilitate illas sortis futuras, eorumque iussu ex illa olea arcam esse factam eoque conditas sortis, quae hodie Fortunae monitu tolluntur. Quid igitur in his potest esse certi, quae Fortunae monitu pueri manu miscentur atque ducuntur?*

6. Dans notre thèse, *Fortuna. Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain. Des origines à la mort de César*, I, Rome (Collection de l'École française), 1982.

7. Cf. Liu., 23, 19, 18, à la date de 216 : *in aede Fortunae.*

et un troisième lieu de culte, beaucoup plus controversé, l'(*aedes*) *Iouis Pueri* de Cicéron, temple, nous semble-t-il, et non simple sanctuaire à ciel ouvert, que nous avons proposé de reconnaître dans le temple de tuf conservé sous la cathédrale de Palestrina. Un problème généalogique, d'autre part, sur lequel nous aurons à revenir, et qui débouche en fait sur un problème théologique, car ce Jupiter enfant de Fortuna se doublait d'un autre, à moins que ce ne fût le même, dont elle était la fille : *Fortuna Diouo fileia*, selon la plus ancienne de ses inscriptions votives[8]. Un problème d'origine, enfin. Car cette épiclèse est propre à Préneste : même si le type, à la fois conceptuel et figuré, d'un Jupiter juvénile se retrouve ailleurs dans les religions de l'Italie antique, le nom, lui, est exclusivement prénestin, et l'on reconnaîtra dans ce Jupiter *Puer*, nourri par Fortuna, le dieu enfant des religions méditerranéennes, fils ou parèdre de la Grande Déesse.

Les trois autres Jupiters prénestins, attestés par Tite-Live ou par l'épigraphie, portent des épiclèses à première vue moins surprenantes : *Arcanus*, *Imperator*, *Optimus*. Jupiter *Arcanus* nous est connu par trois inscriptions des IIe et IIIe siècles après J.-C., dont aucune, notons-le, n'est un hommage direct à sa propre divinité. La première est l'inscription métrique de la statue de T. Caesius Primus, dont la base est au Musée de Palestrina[9], et que son fils Taurinus dédia en 136 à Fortuna *Primigenia* :

> *Tu, quae Tarpeio coleris uicina Tonanti,*
> *uotorum uindex semper, Fortuna, meorum...*

Riche marchand de blé, connu, bien au-delà de Préneste, dans les ports, à Rome et dans les régions d'Italie où l'appelaient ses affaires, Caesius Primus unissait dans la même dévotion Fortuna, Apollon et Jupiter *Arcanus*, à qui il offrait, chaque année, plus de cent couronnes,

> *Fortunae simulacra colens et Apollinis aras*
> *Arcanumq(ue) Iouem...*[10].

Outre ce témoignage de piété individuelle, le dieu avait donné son nom à l'un des collèges de Préneste, qui éleva deux statues, l'une, au IIe siècle probablement[11], à L. Statius Prosper Iulianus, clarissime au début de sa carrière et patron de la colonie, l'autre, en 243, à P. Acilius Paullus,

8. Du IIIe siècle, *C. I. L.*, I², 60 ; XIV, 2863. Cf. *infra*, p. 82 et n. 39.

9. O. Marucchi, *Guida archeologica della città di Palestrina, l'antica Preneste*, 3e éd., Rome, 1932, p. 57-60 et fig. 15 ; G. Quattrocchi, *Il museo archeologico prenestino*, Rome, 1956, p. 23, nº 28 ; G. Iacopi, *Il santuario della Fortuna Primigenia e il museo archeologico prenestino*, 4e éd., Rome, 1973, p. 17 et fig. 24.

10. *C. I. L.*, XIV, 2852 (trouvée dans l'area sacrée).

11. E. Fernique, *Étude sur Préneste, ville du Latium*, Paris, 1880, p. 66. Cf. Miltner, s. v. *Statius*, *R. E.*, III, A, 2, nº 19, col. 2221.

notable de la ville[12] et patron du collège lui-même. Ces deux inscriptions honorifiques s'achèvent sur des formules très voisines : *patrono coloniae / amatores regionis / macelli cultores / Iouis Arkani / l. d. d. d.*[13] ; *cultores Iouis / Arkani / regio macelli / patrono dignissimo / l. d. d. d.*[14]. Malgré J. P. Waltzing, pour qui ce seraient « peut-être des bouchers » du *macellum*[15], rien n'autorise à voir dans les *cultores Iouis Arkani* un collège professionnel : ils ne devaient former qu'un collège funéraire qui, comme tant d'autres[16], tirait son nom du dieu qu'il avait choisi pour en faire sa divinité tutélaire et pour ainsi dire son saint patron, collège qui, comme l'indique sa dénomination complète, recrutait ses membres dans le quartier du *macellum*[17], où il avait son siège[18].

Jupiter *Arcanus* est un dieu fonctionnel, dont toutes les caractéristiques, origine, définition, pouvoirs, sont contenues dans le surnom qui le désigne. Il est le dieu de l'*arca*[19], du coffre que, après le double

12. Dont il était apparemment originaire : il appartient à la tribu Menenia, qui est celle de Préneste ; L. Statius, en revanche, est de la tribu Stellatina.

13. *C. I. L.*, XIV, 2937.

14. *C. I. L.*, XIV, 2972.

15. *Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains*, Bruxelles-Louvain, 1895-1900, I, p. 197.

16. Cf., dans Waltzing, *op. cit.*, I, p. 46 sq., la définition, et, IV, p. 180-202, la liste des *cultores deorum* et des « collèges portant un nom religieux » ou *collegia deorum* ; sur l'emploi de *cultor*, I, p. 262 : « Il semble même que le mot *cultor*, employé isolément, devienne synonyme de membre d'un collège funéraire ; ainsi l'on dit : *cultores collegii Mercurii*, membre du collège funéraire voué à Mercure. »

17. Malgré les cas, cités par Waltzing, *op. cit.*, I, p. 330 et n. 3 ; IV, p. 236, où les membres d'un collège se donnent à eux-mêmes le nom d'*amici* (*C. I. L.*, II, 5500 : *amici et* [c]*onuict*[*ores ciu*[*e*]*s*) ou d'*amicitia* (*C. I. L.*, X, 4851 : *amicitiae / Herculis / Neriani*), il n'y a pas lieu de rattacher *amatores*, qui n'apparaît que dans la première inscription, à l'intitulé du collège prénestin : c'est une protestation de dévouement particulièrement marquée à l'égard de L. Statius. Lui seul, d'ailleurs, patron de la colonie et personnage de haut rang, en bénéficie ; P. Acilius, patron du collège et personnage de moindre importance, n'a droit qu'au superlatif *dignissimo*. On rapprochera, en l'honneur de patrons de la ville et de collèges, les inscriptions *C. I. L.*, XI, 6362 : *ciues amici / et amatores eius* ; et *A Ep.*, 1899, 93 (*N. S. A.*, 1898, p. 406) : *amatoru*[*m Romuliorum... ama*]*torum suorum*, qui, pour Waltzing, *op. cit.*, III, p. 686, n° 2429, « sont probablement des clients ou affranchis de Romulius ». Cf. *Thesaurus*, s. v. *amator*, I, col. 1829.

18. Le marché public de Préneste, également mentionné en *C. I. L.*, XIV, 2946 (deux procurateurs impériaux, patrons de la colonie, *omni ornat. macell. fec.*), devait être situé au voisinage du forum (R. Van Deman Magoffin, *A study of the topography and municipal history of Praeneste*, dans *Johns Hopkins Un. Studies in historical and political science*, XXVI, 9-10, Baltimore, 1908, p. 58 et n. 148 ; p. 59 ; Marucchi, *Guida*, p. 87 ; 94 ; 105 ; H. Besig, s. v. *Praeneste*, *R. E.*, Suppl. VIII, col. 1255) de la ville basse, celui de la nouvelle Préneste de l'époque sullanienne et de l'Empire. L'emplacement du forum correspond à l'église de la Madonna dell'Aquila (Marucchi, *op. cit.*, p. 22 ; 90-111) et, autant qu'il est possible de préciser une topographie incertaine, connue, plus que par l'archéologie, grâce aux lieux de découverte des inscriptions transmis par les anciens recueils d'antiquités prénestines, le *macellum* devait se trouver plus au nord, entre la Via degli Arcioni et le forum ; on a proposé de le reconnaître dans le grand édifice à exèdre découvert dans cette zone intermédiaire lors des fouilles de 1962-1968 (L. Quilici, *L'impianto urbanistico della città bassa di Palestrina*, dans *M. D. A. I.* (*R*), LXXXVII, 1980, p. 176 sq. ; 184, n° 26 ; 192 sq., n° 77 ; 213 sq. ; fig. 2 et 8). Un collège de quartier analogue est attesté à Rome, le *collegium Velabrensium* (*C. I. L.*, VI, 467).

19. Cf. Fest. Paul., 14, 30 L. : *arcani... ab arca, in qua quae clausa sunt, tuto manent* (qui, concurremment avec cette étymologie, adoptée par les modernes, en propose deux autres, inacceptables, mais qui ont en commun l'idée de sécurité, *siue ab arce, quae tutissima pars est urbis*, et de secret, *siue a genere sacrificii, quod in arce fit*, et dont la formule liturgique, *remotum a notitia uulgari*, n'était pas consignée par écrit, mais se transmettait uniquement de mémoire). Verrius Flac-

prodige qui avait marqué les origines de l'oracle de Préneste[20], les haruspices avaient fait faire avec le bois de l'olivier extraordinaire qui poussait à l'emplacement du futur temple de Fortuna et duquel, comme au temps de l'âge d'or, avait coulé du miel. C'est, depuis lors, dans cette *arca* que l'on conservait les « sorts » eux aussi miraculeux de la déesse, dont, comme son nom l'indique, Jupiter *Arcanus* était le gardien surnaturel : non point, par lui-même, dieu oraculaire, car, à Préneste, c'était, dit toujours Cicéron, *Fortunae monitu* que l'on procédait au tirage des sorts, mais seulement auxiliaire de la déesse prophétique, sur les *sortes* de laquelle il avait pour mission de veiller. En cela, d'ailleurs, aussi solidement enraciné dans le sanctuaire de Préneste que Jupiter Enfant, et l'on ne s'étonnera pas que, comme celui du *Puer* divin, son culte ait été une exclusivité locale, qu'on ne retrouve dans aucune autre ville d'Italie.

Où était honoré Jupiter *Arcanus*? Près de l'*arca* des sorts, de toute évidence, dont son effigie sacrée assurait la sauvegarde. Ni Cicéron, ni aucun autre texte ne nous apprend où elle était déposée. Mais il est difficile de croire qu'elle ait pu être conservée ailleurs que dans le temple de Fortuna, l'*aedes Fortunae* à abside, siège de son culte oraculaire, le temple de Jupiter Enfant étant plus spécialement celui de son culte courotrophique. Marucchi a même conjecturé, à partir de l'inscription de Caesius Primus qui associe dans le même hommage les trois divinités, que les trois grandes niches, vraisemblablement destinées à recevoir des statues cultuelles, qui occupent le fond de l'abside, abritaient, précisément, celles de Fortuna, de Jupiter *Arcanus* et d'Apollon[21] : groupement homogène, qui aurait rassemblé la déesse souveraine du lieu, celle qui présidait à l'oracle de Préneste, le Jupiter de

cus citait encore un dieu Arculus, divinité subalterne attachée à la garde des coffres : *Arculus putabatur esse deus, qui tutelam gereret arcarum* (15, 9 L.).

20. Cic., *Diu.*, 2, 85-86.

21. *Nuovi studi sul tempio della Fortuna in Preneste e sopra i suoi musaici*, dans *B. C. A. R.*, XXXII, 1904, p. 242 sq. ; *Guida*, p. 48. Ces trois grandes niches sont surmontées de deux autres, plus petites. Marucchi a également supposé que c'était dans l'une de ces deux petites niches qu'était placée l'*arca* des sorts, hypothèse plus audacieuse et plus difficile à admettre que la précédente. Quoi qu'il en soit, on peut se rappeler que les Livres Sibyllins, primitivement conservés au Capitole ἐν λιθίνῃ λάρναχι (Dion. Hal., 4, 62, 5-6), c'est-à-dire, traduit J. Gagé, dans une *arca lapidea* (*Apollon romain*, Paris, 1955, p. 202 sq. et 433), abritée dans les souterrains du temple de Jupiter, furent, après avoir été reconstitués à la suite de l'incendie du sanctuaire, déposés par Auguste dans la base de la statue d'Apollon Palatin (Suet., *Aug.*, 31, 1 ; cf. J. Gagé, *op. cit.*, p. 543-546). Si, par ailleurs, la conjecture de Marucchi sur les trois statues de l'abside est exacte, ce que nous croirions volontiers, cette disposition interne est celle du temple de l'époque sullanienne, sans que l'on puisse former plus que des hypothèses sur l'édifice qui l'avait précédé, l'*aedes Fortunae* sur laquelle le premier témoignage daté est celui de Tite-Live, en 216. Compte tenu du fait que la célèbre mosaïque du Nil qui formait le pavement de l'abside, devant les trois niches cultuelles, était un don de Sulla lui-même (Plin., *N. H.*, 36, 189), il ne paraît pas impossible de croire que ce fut seulement alors qu'Apollon, objet de la dévotion personnelle de Sulla (Plut., *Sull.*, 29, 11-12) et qui était déjà honoré à Préneste d'un culte indépendant (*C. I. L.*, I^2, 59 ; XIV, 2847/8), fit son entrée dans le sanctuaire de Fortuna et s'y ajouta à Jupiter *Arcanus*, présent, lui, de plus longue date dans le temple de la déesse.

l'*arca*, son ministre, et son homologue hellénique, de longue date romanisé, le dieu oraculaire par excellence de la religion grecque, Apollon. Quoi qu'il en soit de l'emplacement exact de sa statue, Jupiter *Arcanus* était donc, avec Jupiter *Puer* et Junon, une des divinités secondaires domiciliées dans le sanctuaire de Fortuna. Il était, comme eux, l'un des σύνναοι de la déesse. Mais rien ne permet de penser qu'il ait eu également un temple à lui dans une autre partie de la ville, selon une autre conjecture de Marucchi, moins heureuse que la première. Celui-ci, en effet, pour la seule raison que Jupiter *Arcanus* était une divinité « assai venerata in Preneste » et que le quartier du *macellum* devait être (relativement) voisin du forum, a cru pouvoir lui assigner le temple entouré d'un portique qui, nous le savons par une inscription[22], fut construit sur le forum de la ville basse dans les premiers temps de la colonie sullanienne[23] et que, faute de preuve plus convaincante, il nous faudra laisser à son anonymat.

Sans doute Jupiter et Junon ont-ils reçu un culte en dehors du temple de Fortuna, mais c'était sous d'autres épiclèses, et l'on ne voit pas que, à Préneste, l'un ou l'autre d'entre eux ait été, sous le même vocable et *dans les mêmes conditions*, honoré à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du sanctuaire de la *Primigenia*. Quant à séparer, dès l'origine, Jupiter *Arcanus* de Fortuna *Primigenia*, à en faire, de tout temps, l'un des Jupiters prénestins autonomes (comme, par exemple, Jupiter *Imperator*), comme si son culte avait pu naître indépendamment de la déesse, on n'y saurait songer. Il est, par son nom, lié à l'*arca* ; et son culte eût perdu toute raison d'être s'il avait été pratiqué loin d'elle, dans un temple distinct. Le culte de Jupiter *Arcanus*, dérivé de l'*arca* des sorts, n'a pu prendre naissance qu'au sein du sanctuaire de Fortuna ; il a continué, indéfectiblement, d'y être pratiqué comme l'un de ses cultes secondaires et si, au cours de son histoire, il lui est arrivé de s'en détacher et d'émigrer dans une autre partie de la ville pour devenir une divinité à part entière, ce n'est là que le culte privé d'un collège, indépendant du culte public de la cité qui, lui, est resté à tout jamais fixé dans le temple de la déesse. Marucchi n'a pas suffisamment reconnu la différence de ces deux statuts religieux, lorsqu'il a voulu mêler le culte public, officiellement célébré par la cité dans le temple du forum, qui avait été construit par les soins de deux magistrats, agissant *d(e) d(ecurionum) s(ententia)*, et le culte privé rendu au dieu par le collège qui avait pris son nom. La seule liberté que Jupiter *Arcanus* ait jamais conquise par rapport à Fortuna *Primigenia*, il la dut aux habitants du

22. *C. I. L.*, I², 1464 ; XIV, 2980.

23. *Guida*, p. 94. Marucchi pense pouvoir identifier ce temple avec l'édifice de briques sur lequel fut construite l'église de la Madonna dell'Aquila. Deux colonnes de cipolin, devant l'entrée de l'église, lui appartiendraient également, et l'on pourrait, non loin de là, reconnaître les vestiges du portique qui l'entourait.

quartier du *macellum* qui, sensibles non plus à son efficacité fonctionnelle, mais uniquement à son prestige de dieu local, ministre révéré de Fortuna, firent de lui le seul patron de leur collège, ne choisirent que lui, nommément, comme dieu tutélaire, hors de toute référence à Fortuna *Primigenia* (au contraire, par exemple, des *cultores Asclepi et Hygiae*[24], ou *Dianae et Antinoi*[25], qui se réclament d'un double patronage), et qui, dans la *schola* de leur association, l'honorèrent pour lui-même, d'un culte détaché de celui de la déesse oraculaire. Il existait ainsi, dans la Préneste du IIe et du IIIe siècles de l'Empire, deux formes simultanées du culte de Jupiter *Arcanus*, qu'illustrent les inscriptions, sensiblement contemporaines, de Caesius Primus et des *cultores* au patron de la colonie. L'une, associée au culte officiel de Fortuna *Primigenia* et qui lui était rendue, en tant que gardien de l'*arca*, dans la *Fortunae aedes*, auprès de laquelle fut trouvée l'inscription de Caesius Primus ; l'autre, indépendante et privée, qui ne relevait que de la dévotion collégiale des *cultores Iouis Arkani*.

Si le lien fonctionnel de Jupiter *Arcanus* à Fortuna *Primigenia*, autrement dit le concours que la déesse peut attendre de lui, est clair, car il est simple, la relation de personne à personne qu'il entretenait avec elle, ses rapports avec l'autre Jupiter dépendant de la puissante déesse, Jupiter *Puer*, et les conditions historiques dans lesquelles est apparu son culte le sont beaucoup moins. Était-il, comme son homonyme de l'autre temple, si proche de celui où sa statue était honorée, considéré lui aussi comme le fils de la déesse? Peut-on croire que, passant d'un Jupiter à l'autre, les fidèles qui fréquentaient le sanctuaire étaient plus sensibles à l'identité du dieu qu'au changement de son surnom, qu'ils reconnaissaient en lui la même personne divine, sous deux aspects et deux vocables différents, et qu'ils le rattachaient à Fortuna, plus ou moins consciemment, par le même lien généalogique et théologique? C'est vraisemblable et, même si aucun document ne le dit, on peut estimer que cela allait sans dire. Mais il y a là, déjà, une incertitude dont nous ne pouvons pas ne pas tenir compte. Deuxième inconnue de Jupiter *Arcanus*, d'ailleurs liée à la précédente : de quel type était sa statue? S'il n'est pas question, pour d'évidentes raisons de bon sens, de l'imaginer sous les traits de l'*infans* qu'était, malgré son nom, le Jupiter *Puer* du groupe courotrophique, allaité par Fortuna *Primigenia*, devons-nous nécessairement nous le représenter comme un Jupiter classique, sous l'apparence majestueuse, puissamment adulte, de l'Olympien? Ou y a-t-il place, entre ces deux extrêmes, pour une solution médiane : une figure plus gracile, celle d'un jeune Jupiter, plus

24. A Turin, *C. I. L.*, V, 6970 ; cf., à Rome, le *collegium Aesculapi et Hygiae*, dans *C. I. L.*, VI, 10234.

25. A Lanuvium, *C. I. L.*, XIV, 2112.

propre, par son âge, à être le fils adolescent de la déesse, selon un type qui n'est pas sans exemple dans l'iconographie du Jupiter italique ou romain, puisque c'est précisément celui qu'avaient, dans leur statue de culte, les deux *pueri* surnaturels dont on peut rapprocher le plus étroitement son homologue de l'autre *aedes* prénestine, le Jupiter *Anxurus* de Terracine[26] et le Veiouis de Rome[27]?

A quelle époque, enfin, le culte et la personnalité de Jupiter *Arcanus* ont-ils pu prendre naissance? Il ne nous est connu que tardivement, sous l'Empire, au IIe siècle — l'âge d'or des collèges[28] —, où ses *cultores*, dont l'association existait toujours au siècle suivant, et le pieux Caesius Primus l'honoraient d'un culte qui révèle en lui un des dieux les plus en vue de la cité. Mais faut-il voir en lui une figure ancienne du culte que nous ne connaissons, fortuitement, que par des documents d'époque impériale, ou une création véritablement récente de la religion locale? Une ciste prénestine, datable de la première moitié du IIIe siècle avant J.-C., peut, si énigmatique que soit son interprétation, car elle est anépigraphe, contribuer à résoudre le problème des origines de Jupiter *Arcanus*. De forme rectangulaire, elle représente, sur son couvercle, un enfant, assis à terre sous ou devant une grotte, et qui tient à la main une tablette dont il donne lecture devant plusieurs spectateurs, deux *togati*, deux soldats, dont un cavalier, et un cinquième personnage vêtu d'une courte pèlerine, dont la file s'allonge devant lui[29]. R. Herbig[30] y avait vu une représentation du mythe de Tagès, enseignant sa doctrine à « toute l'Étrurie »[31], réunie pour l'entendre. Mais O. J. Brendel[32], avec raison, semble-t-il, l'a mise en rapport avec les données de la religion locale, sans équivalent dans les autres cultes italiques, et il y a reconnu Jupiter *Arcanus* lui-même, tenant une *sors* qu'il lit ou s'apprête à remettre au premier des fidèles

26. Défini par Servius, *Aen.*, 7, 799, comme un *puer Iuppiter*, imberbe, *qui Anxyrus dicebatur, quasi* ἄνευ ξυροῦ, *id est sine nouacula, quia barbam numquam rasisset*, et que sa statue cultuelle, reproduite sur le denier de C. Vibius Pansa (E. A. Sydenham, *The coinage of the Roman Republic*, Londres, 1952, nos 947-948) représente sous les traits juvéniles d'un Apollon à la longue chevelure.

27. *Iuppiter est iuuenis*, selon Ovide, *Fast.*, 3, 437 ; cf. 448 ; et Fest. Paul., 519, 22 L. : *Vediouem paruum Iouem* ; lui aussi figuré, dans son temple du Capitole, sous un type apollinien : cf. A. M. Colini, *Aedes Veiouis inter Arcem et Capitolium*, dans *B. C. A. R.*, LXX, 1942, p. 5-55, et, plus généralement, C. Koch, *Der römische Juppiter*, Francfort, 1937, p. 61-90.

28. Cf. P. Petit, *La paix romaine*, Paris, 1971, p. 181-183.

29. A. Della Seta, *Museo di Villa Giulia*, Rome, 1918, p. 452 sq., n° 13133 ; G. Q. Giglioli, *L'arte etrusca*, Milan, 1935, p. 54, pl. CCXCV ; M. Moretti, *Il museo nazionale di Villa Giulia*, Rome, 1967, p. 284 sq. Déjà R. Schöne, *Le ciste prenestine*, dans *Ann. Inst.*, 1868, p. 414-416, n° 71, proposait d'y reconnaître la consultation d'un oracle, peut-être celui d'Amphiaraos.

30. *Etruskische Rekruten?*, dans *Charites, Studien zur Altertumswissenschaft*, Bonn, 1957, p. 182-186 ; suivi par A. J. Pfiffig, *Religio etrusca*, Graz, 1975, p. 38.

31. Cic., *Diu.*, 2, 50.

32. *Two Fortunae, Antium and Praeneste*, dans *A. J. A.*, LXIV, 1960, p. 45 sq. ; dont l'interprétation est reprise par F. Coarelli, dans *Roma medio repubblicana*, Rome, 1973, p. 278-281. *Contra*, toutefois, la discussion peu convaincante de G. Foerst, *Die Gravierungen der pränestinischen Cisten*, Rome, 1978, p. 62-64 et 174 sq., n° 75, qui nie le caractère mythique de la scène et la classe parmi les « historische Themen » (faudrait-il y voir l'écho d'une *tabula triumphalis*?).

venus le consulter, identification qui se fonde à la fois sur la présence de la grotte et son importance dans l'oracle de Préneste, et sur la forme insolite de cette ciste, l'une des deux seules cistes rectangulaires présentement connues[33], et qui ne serait autre qu'une petite *arca*, reproduction de la grande *arca* des sorts.

Il semble effectivement qu'on n'ait le choix, pour interpréter la scène, qu'entre l'illustration de deux mythes : celui de Tagès, ou celui de l'oracle de Préneste. Or les détails de la scène figurée s'accordent beaucoup mieux avec le second qu'avec le premier : Tagès n'était pas sorti d'une grotte, mais du sillon tracé par un laboureur, et, à supposer que, par l'une de ces anticipations familières à la pensée mythique, ou étiologique, qui concentre dans le même temps des événements en réalité successifs, il eût déjà donné lecture des *libri* qui, en bonne logique, ne durent être rédigés que par la suite[34], c'est un *uolumen*, non une tablette, qu'on s'attendrait à voir entre ses mains. A l'inverse, ces deux détails s'appliquent exactement à l'oracle de Préneste : à ses *sortes* de bois, de forme rectangulaire[35], que, selon la légende étiologique recueillie par Cicéron dans le *De diuinatione*, Numerius Suffustius avait fait jaillir de dessous terre en entaillant le rocher de la grotte, cette même grotte où, à l'époque historique, devaient réellement avoir lieu les consultations oraculaires. Est-ce à dire que l'enfant de la ciste soit déjà, nommément, Jupiter *Arcanus*, comme l'a voulu O. J. Brendel? C'est peut-être conclure trop vite. Le fait qu'elle ait la forme d'une *arca* n'est pas, à lui seul, absolument probant. Le petit coffret de bronze qu'elle est renvoie directement à la grande *arca* du temple de Fortuna dont elle est la réplique en miniature, de même que, mais sur un autre plan, Jupiter *Arcanus* se rattache à l'*arca* originelle en usage dans le culte oraculaire : c'est d'elle qu'ils dérivent tous deux, mais indépendamment l'un de l'autre, et il n'est pas nécessaire de supposer, de l'un à l'autre, une relation pour ainsi dire transversale.

En fait, c'est plutôt, pour notre part, à Jupiter *Puer* que nous songerions. Jupiter *Arcanus* n'a pas de rapport direct avec les sorts : son rôle n'est ni de les lire, ni même de les tirer, mais seulement de veiller sur l'*arca* où ils sont déposés. Tel n'est pas non plus, d'ailleurs, le rôle de Jupiter *Puer* qui, à notre connaissance, ne sortait pas davantage de l'*aedes* où il reposait dans les bras de Fortuna. Mais il faut, pour identifier l'enfant mythique figuré sur le couvercle de la ciste, passer par l'intermédiaire du *puer* réel à qui l'on avait recours pour le tirage

33. G. Foerst, *op. cit.*, p. 90 et 166, n° 62 (Musée du Louvre).

34. Ainsi le rapporte la tradition : *tum illum plura locutum multis audientibus, qui omnia uerba eius exceperint litterisque mandarint* (Cic., *Diu.*, 2, 50). Censorinus, 4, 13, précise que ce furent les lucumons qui s'acquittèrent de cette tâche : *Tages, qui disciplinam cecinerit extispicii, quam lucumones tum Etruriae potentes exscripserunt.*

35. Représentées au revers d'un denier de M. Plaetorius Cestianus (Sydenham, *op. cit.*, nos 801-802).

des sorts, et auquel le jeune dieu a emprunté ses traits. Sans doute, la scène qui nous est montrée n'est-elle pas purement réaliste, mais d'abord mythique et symbolique : l'enfant qui procédait au tirage des sorts n'était pas chargé de les lire et de les interpréter, tâche dévolue, du moins sous l'Empire, au spécialiste qu'était le *sortilegus*[36], et l'on imaginera difficilement le *puer* prénestin, gravement investi d'une mission sacrée, à demi allongé sur le sol dans cette attitude nonchalante et incongrue, qui n'a d'autre fin que de rappeler l'origine souterraine des sorts. Mais, par son âge, il est exactement — avec, en plus, la nature divine — le compagnon de ces jeunes desservants des cultes oraculaires que nous connaissons par les monuments figurés, du jeune garçon employé au service de l'Hercule d'Ostie[37], et, à Préneste même, de la petite fille qui, sur le denier de M. Plaetorius Cestianus, présente de ses deux mains la tablette qu'elle vient de tirer. Pourtant, dans cet enfant plus qu'humain qui, malgré son jeune âge, lit lui-même la tablette fatidique, qui révèle lui-même son contenu aux mortels, sans passer par l'intermédiaire d'un prêtre, et qui, comme le Tagès étrusque, a la science des choses divines, on devine le jeune dieu, qui n'est autre que le Jupiter *Puer* du temple tout proche. L'enfant de la ciste est ainsi le résultat d'une contamination entre deux *pueri*, appartenant l'un et l'autre au sanctuaire de Préneste, mais que séparait originellement l'inégalité de leur condition, l'*infans* divin de l'*(aedes) Iouis Pueri*, nourrisson de la courotrophe, et le *puer*, plus âgé, mais simplement humain, auxiliaire de l'oracle, contamination dans laquelle le *nom*, identique pour l'épiclèse du premier et l'état du second, a évidemment joué un rôle déterminant. C'est ce dernier qui, promu en quelque sorte à la vie divine par une majoration de son rôle cultuel, a donné ses traits à l'enfant divin de Fortuna, au *puer* surnaturel représenté par l'auteur de la ciste sous une apparence, à un âge, dans un rôle sensiblement différents de ceux qu'il avait dans le temple et sa statue de culte.

La scène figurée sur la ciste ne représente donc pas l'origine de l'oracle, le prodige de la découverte des sorts dont l'instrument fut Numerius Suffustius, mais elle est un précieux témoignage sur son fonctionnement et sur le déroulement des consultations dont la grotte de Préneste était effectivement le centre. Contre Marucchi, qui a toujours voulu les placer dans l'abside du temple, il nous était en effet apparu que les consultations avaient bien lieu dans la grotte et même, plus

36. *C. I. L.*, XIV, 2989.

37. G. Becatti, *Il culto di Ercole ad Ostia ed un nuovo rilievo votivo* ; et *Nuovo documento del culto di Ercole ad Ostia*, dans *B. C. A. R.*, LXVII, 1939, p. 37-60 ; LXX, 1942, p. 115-125. Cf. J. Gagé, *L'assassinat de Commode et les « Sortes Herculis »*, dans *R. É. L.*, XLVI, 1968, p. 280-303 ; M. Cébeillac, *Quelques inscriptions inédites d'Ostie : de la République à l'Empire*, dans *M. É. F. R.*, LXXXIII, 1971, p. 66-71.

précisément, que, à l'époque classique du moins, les fidèles qui venaient y consulter les sorts de Fortuna *Primigenia* devaient se tenir à l'extérieur de l'enclos consacré, fermé par une balustrade, qui précédait la grotte (le *locus saeptus religiose* de Cicéron), tandis que, de l'autre côté de la balustrade, à l'intérieur du sanctuaire à ciel ouvert, où n'accédait pas le profane, les prêtres et l'enfant qui les assistait procédaient à la consultation[38]. C'est, avec les transpositions qu'impose le langage figuré de l'art et peut-être aussi un aménagement plus simple des lieux, l'image même que nous en offre la ciste du IIIe siècle : les prêtres en ont disparu, rendus inutiles par le *puer* qui opère lui-même au nom de la déesse. Mais il se tient à l'entrée de la grotte, à la limite entre le domaine du profane et celui du sacré, où ne pénètrent pas les fidèles, qui restent au dehors. Le premier d'entre eux, dont la consultation est en cours, écoute la réponse inscrite sur la tablette, accoudé au rocher et la tête inclinée vers l'enfant, la main tendue vers la *sors* où est écrit son destin, dans une attitude dont tous les éléments expriment l'attention. Les quatre autres, indifférents à la réponse de l'oracle, puisque ce n'est pas leur sort qui est en jeu, parlent entre eux, deux à deux, en attendant que vienne leur tour. Archétype des consultations de l'oracle, tel que Cicéron nous en a décrit le fonctionnement, modèle surnaturel à la fois réaliste et idéalisé, puisque c'est un dieu qui opère, du tirage des sorts, la révélation est dispensée, au nom de Fortuna, par un Jupiter *Puer* qui, substitut mythique de l'enfant employé dans le culte oraculaire, exerce sa médiation entre sa puissante mère et les mortels venus l'interroger. Mais, si ce Jupiter nouveau n'est pas encore devenu l'*Arcanus*, s'il n'est encore, à le voir, que Jupiter *Puer*, la ciste n'en est pas moins un document capital pour la genèse de son culte et qui, précisément, permet de comprendre comment on est passé d'un Jupiter à l'autre et comment, du *Puer*, est issu l'*Arcanus*. Le Jupiter *Puer* traditionnel, qui se bornait à partager avec Fortuna et Junon le culte courotrophique que les matrones rendaient à la déesse-mère de Préneste, ne prenait, à notre connaissance, aucune part au culte oraculaire. Or, sur cette ciste de la première moitié du IIIe siècle, il commence à y intervenir, et c'est de cette extension de son rôle, de ce dédoublement de sa personnalité, qu'est justement sorti Jupiter *Arcanus*, dont la figure et le culte devaient, à cette époque, être en voie de formation. On saisit ainsi comment, à chaque aspect du culte de Fortuna, correspond un Jupiter subordonné à la déesse et qui est son divin acolyte : au Jupiter Enfant de son culte courotrophique et même, plus précisément, du temple situé sous la cathédrale, correspondit ainsi, dans le temple à

38. *Fortuna. Recherches sur le culte de la Fortune...*, I, p. 68-71 ; cf., p. 13, le plan et la reconstitution, d'après Delbrück, de cette partie du sanctuaire.

abside de l'époque classique, un Jupiter *Arcanus* qui était le doublet oraculaire du premier, et dont, c'est la seule chronologie, très lâche, que nous puissions envisager, la religion, pleinement constituée au IIe siècle *après* J.-C., devait être, à ce que nous pouvons savoir, en voie de création au IIIe siècle *avant* J.-C.

Préneste a donc connu, sous le nom de Jupiter *Puer*, un culte original du dieu enfant, soumis à Fortuna comme un fils l'est à sa mère, et hébergé dans le sanctuaire de la déesse ; et, dans le temple voisin, un culte de Jupiter *Arcanus*, similaire moins par sa forme plastique, que nous ignorons — car, s'il est exclu que le dieu ait été, comme le *Puer*, représenté sous l'apparence d'un nourrisson, il peut avoir, et la marge d'appréciation est importante, revêtu l'aspect soit d'un jeune garçon, comme le *puer* de la ciste, soit celle, juvénile, d'un adolescent, ou encore d'un adulte dans la force de l'âge —, que par la relation hiérarchique qui le situe dans la dépendance de Fortuna. Mais, comme toutes les villes latines, elle a aussi connu, simultanément, le Jupiter classique et canonique, nous voulons dire la figure majestueuse et dominatrice du dieu de « première fonction », du grand dieu qui se situe au sommet de la hiérarchie des immortels et y détient la suprématie. La preuve en est que Fortuna, mère de Jupiter, qu'elle allaitait, avec Junon, sur le groupe courotrophique décrit par Cicéron, était aussi, et simultanément, considérée comme sa fille, *Fortuna Diouo fileia* (*Iouis puer*) *Primigenia*, selon la formule même des inscriptions prénestines, d'époque républicaine ou impériale[39] : énoncé contradictoire, d'autant plus énigmatique qu'il est assurément le résultat d'une absurdité voulue, et qui est bien le point le plus obscur de la religion de Préneste. Comme les Grecs qui, sous le nom de Zeus, mais sans les inextricables difficultés de la théologie prénestine, juxtaposaient deux figures divines d'origine différente, le Zeus Crétagénès, l'enfant méditerranéen de la grotte de l'Ida, et le dieu Souverain des Indo-Européens, les Prénestins se sont ainsi fait deux images de Jupiter : le nourrisson de Fortuna, cultuellement lié à sa mère divine, et, pour le définir en termes hellénisés, l'Olympien père des dieux et des hommes que, comme tous les Latins, ils honoraient, mais indépendamment de Fortuna *Primigenia*. Car ces deux aspects de la relation de Jupiter à Fortuna sont sans point de contact et, qui plus est, ne sont pas du même ordre. Le premier est à la fois mythique, cultuel et plastique : il inspire la religion courotrophique de la déesse, il s'incarne dans une statue visible, objet de la vénération des *matres* ; et il est même assez vivant pour avoir donné naissance, dès l'époque républicaine, semble-t-il, à un autre culte qu'on peut tenir pour son dérivé, culte peut-être plus abstrait, puisqu'on ne

39. *C. I. L.*, I², 60 ; XIV, 2862-2863 ; 2868 ; F. Fasolo-G. Gullini, *op. cit.*, p. 285 sq., nos 29-31.

sait si Jupiter *Arcanus*, auxiliaire de la déesse oraculaire, y était aussi considéré comme son fils, mais culte dont les structures sont calquées sur les siennes, et reproduisent, même si toute théogonie en a disparu, la dépendance fondamentale de Jupiter par rapport à Fortuna. Le second est symbolique plus que mythique, et entièrement abstrait, car, malgré la caution de Mommsen[40], l'idée d'un Jupiter *Pater* — au sens littéral, père de Fortuna — n'a jamais trouvé, à Préneste, d'expression cultuelle : le nom de Jupiter *Puer* nous a été transmis par Cicéron, celui de Jupiter *Pater* n'est pas attesté et n'est qu'une innovation de Mommsen.

Bref, et si délicat qu'il soit de résoudre le problème du ou des Jupiters prénestins, la ville dissociait la figure du dieu en plusieurs personnalités surnaturelles, sans point de contact entre elles : l'un est le *Puer* du temple de Fortuna, auquel on peut joindre l'*Arcanus*, son substitut oraculaire ; l'autre, le dieu majeur que la ville avait reçu de ses ancêtres latins et auquel elle rendait un culte effectif sous le nom de Jupiter *Imperator*, puis *Optimus* ; entre les deux, figure nébuleuse, création artificielle, ce Jupiter dont Fortuna était officiellement la fille en tant que *Diouo fileia*, mais qui n'est jamais sorti du langage épigraphique et de la spéculation savante et ne s'est jamais traduit, dans la réalité du culte, par un Jupiter *Pater* symétrique du jeune dieu vénéré dans l'(*aedes*) *Iouis Pueri*. Que Fortuna fût la fille de Jupiter, que le dieu fût père de la *Primigenia*, n'est resté, à Préneste, qu'un mythe intellectuel, une formulation symbolique, et, pour ainsi dire, une vue de l'esprit, qui n'a jamais informé aucun culte. A l'exception du *Puer*, non seulement archaïque, mais immémorial, et si l'on réserve le cas de l'*Arcanus* républicain, figure intermédiaire, et dont le statut — fils, ou seulement ministre de la déesse? — reste indistinct, les deux autres Jupiters prénestins, *Imperator* et *Optimus*, qui ont une existence cultuelle n'ont aucun lien, mythique ou généalogique, que ce soit avec la grande déesse de la cité.

Jupiter *Imperator* est aussi remarquable par la magnificence de son surnom que par les vicissitudes de son histoire et, autant que nous puissions en juger, par la fugacité de son existence. L'épiclèse, comme celle de la *Primigenia*, est elle aussi un *unicum*. Mais, si la forme est exceptionnelle, le fond est des plus réguliers : ce Jupiter politique et royal, investi de l'*imperium*, et que son épiclèse désigne comme le détenteur du pouvoir suprême, est bien le souverain indo-européen, le dieu des *summa*, par opposition à Janus qui n'est, dans l'ordre du temps, que celui des *prima*[41]. Théologiquement et fonctionnellement, il est l'homologue local du Jupiter capitolin de Rome, *Optimus Maxi-*

40. Dans Dessau, *Archaische Bronce-Inschrift aus Palestrina*, dans *Hermes*, XIX, 1884, p. 454.

41. Selon l'expression de Varron, ap. Aug., *Ciu.*, 7, 9, p. 285 D., dont G. Dumézil a fait l'une des formules clefs de son analyse de Jupiter, *La religion romaine archaïque*, 2e éd., Paris, 1974, p. 114 et 191 sq.

mus, et l'on songera aussi au titre de *Rex* qui, de droit, lui appartenait[42]. De son histoire et du culte qu'il recevait à Préneste, nous ne connaissons que l'épisode le plus troublé, celui qui, au commencement du IVe siècle, mit fin à sa grandeur locale. Lorsque, en 380, le dictateur T. Quinctius Cincinnatus s'empara de Préneste, d'abord des huit villes qu'elle tenait dans sa dépendance, puis de la cité elle-même, qui se rendit, il en enleva, selon Tite-Live, la statue de Jupiter *Imperator*, et la dédia au Capitole, devant le mur qui séparait la cella de Jupiter de celle de Minerve, avec l'inscription suivante : *tabulaque sub eo fixa... his ferme incisa litteris fuit* : « *Iuppiter atque diui omnes hoc dederunt ut T. Quinctius dictator oppida nouem caperet* »[43].

Cicéron, toutefois, est en désaccord avec ce récit quand, à propos des pillages de Verrès, il dénombre les trois statues de Jupiter *Imperator*, assimilé au Zeus Οὔριος des Grecs, connues dans le monde : celle du Capitole que, comme tous ses contemporains, *si recordari uolueritis*, rappelle-t-il aux juges, il avait vue lui-même, *quod in Capitolio uidimus*, avant qu'elle ne fût détruite dans l'incendie du temple, en 83 ; une seconde, à Chalcédoine, à l'entrée du Pont-Euxin ; la troisième, enfin, que Verrès enleva de Syracuse, *religiosissimum simulacrum Iouis Imperatoris, quem Graeci Vrion nominant, pulcherrime factum*[44]. Mais c'est, selon lui, (T. Quinctius) Flamininus qui aurait rapporté de Macédoine la première de ces statues et qui l'aurait placée au Capitole, après sa victoire de Cynoscéphales en 197 : *eadem specie ac forma signum illud quod ex Macedonia captum in Capitolio posuerat* T. *Flamininus*. La confusion s'explique évidemment par l'homonymie des deux personnages, qui portaient le même prénom et le même gentilice, et que seul leur *cognomen*, que n'indiquait justement pas l'inscription du Capitole, eût permis de distinguer. Mais, de Cicéron ou de Tite-Live, lequel est dans l'erreur[45]? La question est d'autant plus délicate qu'il s'y ajoute une troisième notice, conservée par Festus. Comme l'a montré J. Heurgon[46], qui a repris l'examen de ces textes controversés, la source de Tite-Live, dans ce passage comme dans celui qu'il a consacré à la plantation du clou, dans la cella de Minerve[47], est l'antiquaire L. Cin-

42. Cic., *Rep.*, 1, 50 : *cur enim regem appellem Iouis Optimi nomine hominem...?* ; Liu., 3, 39, 4 : *reges .. nominis .. quippe quo Iouem appellari fas sit* ; Varr. ap. Aug., *loc. cit.* ; *C. I. L.*, III, 7371 ; *A Ep.*, 1928, 38 ; Cass. Dio., 44, 11, 3 : τῶν Ῥωμαίων βασιλεύς. Cf. G. Dumézil, *op. cit.*, p. 164, 193, 200 sq., et *Idées romaines*, Paris, 1969, p. 139.

43. Liu., 6, 29, 8-9.

44. Cic., *Verr.*, 4, 128-129.

45. On ne saurait en effet, avec R. Combès, *Imperator*, Paris, 1966, p. 38-49, 68 sq., 441 sq. (cf. G. Radke, s. v. *Urios*, dans *R. E.*, IX, A, 1, col. 1028) leur donner raison à tous deux et admettre qu'il ait existé simultanément *deux* statues de Jupiter *Imperator*, dues l'une à Cincinnatus, l'autre à Flamininus, renouvelant le geste de son ancêtre : ce qui aurait pour effet de porter à quatre le nombre des statues, indiqué par Cicéron, *etenim* tria *ferebantur... signa*.

46. *L. Cincius et la loi du « clauus annalis »*, dans *Studi E. Malcovati, Athenaeum*, XLII, 1964, p. 432-437 ; *Un antiquaire du temps de Cicéron : L. Cincius*, dans *B. S. A. F.*, 1965, p. 35 sq.

47. 7, 3, 5-7.

cius[48], également cité par Festus et qui ne fait état que d'une couronne : *trientem tertium pondo coronam auream dedisse se Ioui donum scripsit T. Quintius dictator cum per nouem dies totidem urbes et decimam Praeneste cepisset*[49]. Tite-Live aurait ainsi fait une double erreur et confondu non seulement les deux T. Quinctius, celui du IVe siècle, Cincinnatus, et celui du IIe siècle, Flamininus, mais encore les deux offrandes, bien distinctes, dont chacun d'eux avait été le donateur : la statue de Jupiter, ou plutôt de Zeus, en réalité consacrée par Flamininus, et l'ex-voto de Cincinnatus qui, en 380, n'aurait dédié que la couronne d'or mentionnée par Festus.

En fait, la référence à une inscription est déjà, à elle seule, une présomption d'authenticité, qui joue pour Tite-Live contre Cicéron ; et d'autres arguments ont été avancés, par De Sanctis en particulier[50], à l'appui d'une dédicace par Cincinnatus en 380. Flamininus, relève-t-il, et l'objection apparaît décisive, n'était pas dictateur. En revanche, le fait que le nom et le titre du dédicant, *T. Quinctius* DICTATOR, soient identiques chez Festus et chez Tite-Live — ce sont même, on le notera, les seuls mots sur lesquels leurs deux transcriptions se recouvrent exactement — atteste qu'ils se lisaient tels quels dans l'inscription originale et que la statue mentionnée par Tite-Live, et sur la base de laquelle elle était gravée, fut donc bien dédiée par T. Quinctius Cincinnatus, *dictateur* en 380. Pour le reste, malgré leurs divergences, les deux textes sont plus complémentaires que contradictoires et l'on croira sans peine que Cincinnatus avait consacré simultanément les deux offrandes. De l'inscription commune en latin archaïque qui les accompagnait (à moins qu'il ne s'agisse, mais l'hypothèse paraît moins probable, de deux inscriptions parallèles, ne différant que par l'indication de l'objet, statue ou couronne, dédié à Jupiter), Tite-Live et Festus nous ont donné chacun une transcription en latin classique, l'un en l'adaptant librement, *ferme*, l'autre en la transposant au style indirect. Tite-Live, qui traite de la défaite de Préneste, ne mentionne, en historien, que la statue, prise de guerre prestigieuse rapportée de la ville vaincue ; Festus, ou plutôt Verrius Flaccus, en grammairien, que le poids de la couronne, deux livres un tiers, qui, seul, lui importe en l'occurrence, puisqu'il explique le sens de l'expression *triens tertius*[51]. La partie centrale, *T. Quinctius dictator* et les neuf villes dont il s'empara, est

48. Souvent confondu avec l'annaliste L. Cincius Alimentus ; cf. Wissowa, s. v., *R. E.*, III, 2, n° 3, col. 2555 sq.

49. 498, 4 L.

50. *Storia dei Romani*, II, 2e éd., Florence, 1960, p. 237, n. 31 ; cf. I, 2e éd., 1956, p. 29. De même, en faveur de l'attribution à Cincinnatus, A. Brelich, *Tre variazioni romane sul tema delle origini*, Rome, 1955, p. 28 et n. 38 ; et les commentaires, *ad loc.*, de Weissenborn-Müller et de J. Bayet, Les Belles Lettres, p. 53, n. 1 (cf. p. 92, n. 2) : l'inscription citée par Festus paraît démarquée d'un texte en saturniens, ce qui confirmerait la datation haute au IVe siècle.

51. *Id significare ait Cincius in* Μυσταγωγικῶν *lib. II duas libras pondo et trientem.*

commune aux deux textes qui, de nouveau, se séparent sur la fin, *et decimam Praeneste* — adjonction de Festus, nous semble-t-il, plutôt qu'omission de Tite-Live. Il est peu vraisemblable, en effet, que l'inscription de la statue ait comporté le nom de Préneste ; sinon, Cicéron ne se serait pas trompé sur son origine et ne l'aurait pas attribuée au vainqueur de Cynoscéphales. En revanche, le scrupule de Festus quant au nombre des villes, neuf ou dix, se comprend fort bien. Cincinnatus avait, selon l'annalistique, pris d'assaut les huit *oppida*, bourgades fortifiées plutôt que « villes »[52], de la confédération prénestine, puis Velletri, « colonie » de Rome dont Préneste soutenait la défection, enfin Préneste elle-même, qui n'avait pas été prise de vive force, mais s'était rendue, et c'est du pillage[53] de l'opulente cité que provenait l'or offert par Cincinnatus — soit que, et c'est l'explication la plus plausible, les neuf villes de l'inscription authentique désignent l'ensemble prénestin, à l'exclusion de Velletri, soit qu'elles ne comprennent que les villes prises d'assaut, Préneste ne l'ayant été qu'à la suite de sa capitulation, *nouem oppidis ui captis, Praeneste in deditionem accepto*[54].

On peut donc tenir pour exacte l'indication donnée par Tite-Live et en conclure à la réalité, dans la Préneste du début du IVe siècle, du culte de Jupiter *Imperator*. Mais l'erreur même de Cicéron nous procure un renseignement indirect qui n'est pas moins précieux. Sans doute, lorsqu'il compose le *De signis*, en 70, les années ont passé depuis l'incendie du Capitole et la destruction de la statue du dieu. Mais, même à treize ans de distance, on peut faire confiance à la culture artistique de Cicéron et penser que, si l'orateur a cru pouvoir en faire l'une des prises rapportées par Flamininus parmi le butin de la seconde guerre de Macédoine[55], c'est qu'il ne s'agissait pas de la production de quelque obscur artiste local, mais d'une pièce de grande qualité, d'une authentique œuvre d'art, sur l'origine et la datation de laquelle on peut s'interroger. Statue étrusque, ou statue grecque? Œuvre archaïque ou classique? Le seul repère chronologique dont nous disposions est le *terminus ante quem* : avant 380. Le vocabulaire employé par Cicéron pour caractériser les trois statues, *eadem specie ac forma, tria ferebantur in orbe terrarum signa Iouis Imperatoris uno in genere pulcherrime facta*, qui est celui de la classification, empruntée à la logique, par le genre, *genus*, et l'espèce, *species*, *forma*[56], ne se rapporte, semble-t-il, dans sa

52. M. P. Muzzioli, *Forma Italiae*, I, 8 : *Praeneste*, II, Rome, 1970, p. 19 et n. 9.

53. Dion. Hal., 14, 5.

54. Liu., 6, 29, 8.

55. Sur ce butin, Liu., 34, 52, 4 : *signa aerea et marmorea transtulit, plura Philippo adempta, quam quae ex ciuitatibus ceperat.*

56. Sur l'équivalence *species-forma*, « type », « modèle », « archétype », cf. A. Michel, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, Paris, 1960, p. 140 sq., 192 sq., 427, n. 187, qu'il s'agisse des « idées » platoniciennes (*Orat.*, 10 : *rerum formas...* ἰδέας) ou de la création artistique d'un Phidias, *cum faceret Iouis formam aut Mineruae* (*ibid.*, 9).

généralité, qu'au *type* commun aux trois statues et qui, plastiquement, peut s'incarner en des figures de style et d'époque différents. Toutefois, l'homogénéité du langage, qui ne sépare pas la statue du Capitole des deux autres Zeus de Syracuse et du Pont-Euxin plaide, pour la première, en faveur d'une œuvre grecque, plutôt qu'étrusque ; et l'éloge, *pulcherrime factum* (*-a*), également distribué entre les trois statues et qui, appliqué aux œuvres d'art, exprime, pour Cicéron, une perfection achevée, la réussite totale de la création esthétique et la plénitude de la beauté[57], paraît être le langage qui convient exactement à une œuvre de la statuaire grecque classique, peut-être même déjà de l'archaïsme mûr.

Peut-on, historiquement, admettre l'existence d'une telle statue à Préneste, au commencement du IV^e^ siècle? Ce qui, autrefois, eût paru invraisemblable, pour ne pas dire impossible, surprendra moins depuis les découvertes récentes qui, confrontées aux données de la tradition antique, attestent la présence d'artistes grecs, travaillant à Rome, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle et les premières années du V^e^. Dès 540-530, les statues faîtières de terre cuite du temple de S. Omobono, reconnues pour grecques, et non étrusques, et qui, par leur style, évoquent la plastique de la Grèce d'Asie[58], puis, au début de la République, le temple de Cérès, Liber, Libera, dédié en 493, et qui, outre l'hellénisation religieuse de la déesse, assimilée à Déméter, fut décoré par deux artistes grecs, Damophilos et Gorgasos[59], le torse d'Amazone blessée de l'Esquilin, œuvre de technique « corinthienne » qui, vers 490, conserverait, précisément, la trace de leur séjour à Rome[60], le temple de Castor, dédié en 484 au dieu venu de Grande-Grèce par l'intermédiaire de Lavinium[61], confirment les contacts directs de Rome avec l'hellénisme jusqu'à la fin de l'époque archaïque. Sans doute assiste-t-on, après 480, moins à l'interruption totale (l' « hiatus » du V^e^ siècle) qu'au ralentissement de ces relations qui reprennent avec les premières années du IV^e^ siècle, où les importations de céramique grecque recommencent, à Rome, aux alentours de 400[62], et qui, dans le domaine religieux, après le signe avant-coureur que fut la dédicace du temple

57. P. Monteil, *Beau et laid en latin*, Paris, 1964, p. 101-104 ; cf. p. 40-43 ; et, sur l'esthétique de Cicéron, A. Michel, *op. cit.*, p. 305-307.

58. A. Sommella Mura, *La decorazione architettonica del tempio arcaico*, dans *P. P.*, XXXII, 1977 : *Lazio arcaico e mondo greco*, I : *L'area sacra di S. Omobono*, p. 62-128. Cf. *Naissance de Rome*, Paris, 1977, n^os^ 711-714 et notice liminaire.

59. Plin., *N. H.*, 35, 154 ; cf. H. Le Bonniec, *Le culte de Cérès à Rome*, Paris, 1958, p. 256-262.

60. G. Colonna, *Un aspetto oscuro del Lazio antico : le tombe del VI-V secolo a. C.*, dans *P. P.*, *ibid.*, II : *L'Esquilino e il Comizio*, p. 162-165 ; cf., dans *Naissance de Rome*, la fin de son exposé introductif (non paginé), et n° 736, avec la notice liminaire et pl.

61. En dernier lieu, R. Bloch, *Recherches sur la religion romaine du VI^e^ siècle et du début du V^e^ siècle av. J.-C.*, dans *Recherches sur les religions de l'Antiquité classique*, Genève-Paris, 1980, p. 347-381, plus spécialement p. 376-381, avec la bibliographie antérieure.

62. F. Coarelli, dans *Roma medio repubblicana*, p. 96-99.

d'Apollon *Medicus* en 431[63], se manifestent par la célébration du premier lectisterne, cérémonie du *ritus Graecus*, en 399[64], et par l'envoi du cratère d'or voué par Camille pour la prise de Véies en 396 et qui fut déposé dans le trésor de Marseille à Delphes[65] : nouvelle preuve de rapports directs, sans passer par l'intermédiaire de l'Étrurie — où, parallèlement, l'on constate, par ailleurs, la réception des modèles de la sculpture grecque classique, dans l'Étrurie tibérine, à la fin du v^e^ et au début du IV^e^ siècle[66] —, entre le Latium et la Grande-Grèce ou la Grèce propre, antérieurs à la date fatidique que fut, pour la statue prénestine de Jupiter *Imperator*, l'année 380.

De la statue, que nous n'hésiterons donc pas à considérer comme grecque, les brèves indications données par Cicéron, et quelle qu'en soit la source[67], ne permettent pas de se faire une idée plus précise. Les choix de Cicéron en matière d'art, son peu de goût pour l'archaïsme, même pour un maître tel que Canachos, dont il juge les statues trop raides, *rigidiora*, lui qui ne considère celles de Myron que comme belles, *pulchra*, et pour qui, pour des raisons philosophiques autant qu'esthétiques, l'artiste parfait était Polyclète, *pulchriora etiam Polycliti et iam plane perfecta*[68], incitent pourtant à voir en elle une œuvre classique plutôt qu'archaïque, même de la fin de l'archaïsme, si tant est que le goût de Cicéron, en 70, ait déjà été aussi pur qu'il le sera dans le *Brutus*, en 46, et que l'éloge, *pulcherrimus*, si généreusement décerné à tant d'œuvres d'art dans le *De signis*[69], permette d'établir entre elles de telles distinctions. Nous savons tout au plus que les trois statues de

63. Liu., 4, 25, 3 et 29, 7.

64. Liu., 5, 13, 6-7.

65. Liu., 5, 25, 7-10 ; et 28, 1-4 ; Diod., 14, 93, 3-4.

66. Cependant que l'Étrurie maritime s'attarde à l'archaïsme tardif. Cf. M. Cristofani, *L'arte degli Etruschi*, Turin, 1978, p. 156-161 et pl. 133-135, sur ce renouveau qui donnera naissance, pour la sculpture en bronze, au Mars de Todi, à l'urne cinéraire de l'Ermitage, à la tête de Cagli (Pesaro) et, pour les statues de terre cuite, au Zeus de Faléries (M. Moretti, *Il museo nazionale di Villa Giulia*, p. 198 sq., fig. 153) et à une tête votive de jeune homme, influencés par Phidias et Polyclète, vers 400-380.

67. Non seulement les mystagogues qui guidaient les visiteurs de passage (Cic., *Verr.*, 4, 132), mais aussi des ouvrages savants (P. Cayrel, *M. É. F. R.*, L, 1933, p. 124), analogues, précisément, au « guide des antiquités de Rome » (J. Heurgon) qu'étaient les *Mystagogica* de L. Cincius, ou aux écrits de Pasitélès, à la fois sculpteur et érudit, cité par Varron et qui *quinque uolumina scripsit nobilium operum in toto orbe* (Plin., *N. H.*, 35, 156 ; 36, 39-40 ; cf. Cic., *Diu.*, 1, 79).

68. *Brut.*, 70. Sur les goûts et les compétences artistiques de Cicéron, É. Bertrand, *Cicéron artiste*, dans *Annales de l'Enseignement supérieur de Grenoble*, II, 1890, p. 95-164 ; P. Cayrel, *Autour du « De signis »*, dans *M. É. F. R.*, L, 1933, p. 120-155 ; A. Desmouliez, *Sur l'interprétation du « De signis »*, dans *Revue universitaire*, LVIII, 1949, p. 155-166 ; et *Cicéron et son goût* (coll. Latomus, 150), Bruxelles, 1976, en particulier p. 62 sq., 100 sq., 114 sq., 304-306, 446 sq., 454-457, 461-463.

69. P. Cayrel, *op. cit.*, p. 120 sq. Mais si les statues d'Heius, dues à Myron, Polyclète et Praxitèle, le candélabre d'Antiochus, la Diane de Ségeste, le Mercure de Tyndaris, l'Apollon (de Myron) et l'Hercule d'Agrigente, l'une des Cérès et le Triptolème d'Enna, l'Apollon Téménitès de Syracuse (*Verr.*, 4, 4-5 ; 64 ; 72 ; 84 ; 93-94 ; 110 ; 119) sont indistinctement *pulcherrima, propter eximiam pulchritudinem, pulcherrime factum*, la Cérès de Catane et la plus ancienne Cérès d'Enna, œuvres l'une et l'autre archaïques (P. Cayrel, *op. cit.*, p. 148 sq. et 150-153) ne sont que *perantiquum* et *singulari opere* (*Verr.*, 4, 99 et 109).

Jupiter *Imperator*, assimilé à Zeus Οὔριος, étaient du même type, *uno in genere*. Or, parmi les nombreuses œuvres d'art mentionnées dans le *De signis*, la statue de Zeus Οὔριος à Syracuse est l'une des rares qui aient pu être identifiées. Elle a été, de longue date, reconnue sur le revers d'une monnaie d'argent de la ville, émise peu après 215 et qui représente Zeus debout, tenant de la main droite une lance, plutôt qu'un sceptre, dont la pointe repose sur le sol. Le même type se retrouve dans une statue d'époque romaine, fortement restaurée, du Musée de Palerme, provenant de Tyndaris, où les habitants avaient dû dédier au Zeus de leur cité une réplique de la célèbre statue de Syracuse[70]. C'est donc sous ce type, dans sa généralité, celui d'un Zeus debout (à la différence, par exemple, du type assis, représenté par le Zeus de Phidias, ou par la statue cultuelle du Capitole qui, héritière de celle que Tarquin avait commandée à Vulca, sera, jusque sous l'Empire, celle d'un dieu trônant[71]), tenant la lance, que nous pouvons nous représenter le Jupiter *Imperator* du Capitole, sans prétendre préciser davantage le détail de son attitude ou de ses attributs.

Reste l'*interpretatio Graeca*, si surprenante en ce qu'elle rapproche, par une assimilation approximative et forcée, deux épiclèses aussi éloignées par leur sens littéral, Zeus Οὔριος, le dieu qui procure un vent favorable[72], et le Jupiter *Imperator* de Préneste, devenu romain. Le rapprochement, favorisé par la ressemblance du type figuré — facteur, et non résultat de l'identification —, dut s'opérer autour de l'idée de souveraineté, souveraineté cosmique sur les éléments, ou souveraineté politique, symbolisée par l'attribut du dieu, la lance, signe de domination[73]. Mais, d'autant plus délicat qu'il concernait une notion typiquement latine, sans équivalent exact en grec[74] — ce qui confirme encore la version de Tite-Live aux dépens de celle de Cicéron —, il fut, sans doute, le fruit de la spéculation savante plus que d'une religiosité populaire et spontanée.

La capitulation de Préneste, en 380, est le seul épisode par lequel

70. G. Abeken, *Giove Imperatore ossia Urio*, dans *Ann. Inst.*, 1839, p. 62-72, qui cite encore, sous l'Empire, une monnaie d'Amastris en Paphlagonie, de type identique, à la légende Ζεὺς Στρατηγός ; *British Museum. Catalogue of Greek coins. Sicily*, Londres, 1876, p. 224, n° 661 ; P. Cayrel, *op. cit.*, p. 153-155 ; B. Pace, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, Milan-Gênes-Rome-Naples, 1935-1949, II, p. 132 sq. ; III, p. 571.

71. Plin., *N. H.*, 15, 134 : *in gremio Iouis Optimi Maximique* (cf. Sen., *Dial.*, 11, 10, 8 ; Sil., 15, 120 ; Stat., *Silu.*, 4, 1, 41 ; Plin., *Paneg.*, 8, 3 ; *Paneg. Lat.*, 12, 9, 5) ; 35, 157.

72. Sur le culte de Zeus Ourios et les difficultés de l'*interpretatio*, s. v. *Urios*, Klek, dans le *Lexikon* de Roscher, VI, col. 117-121 ; G. Radke, *R. E.*, IX, A, 1, col. 1024-1028 ; A. B. Cook, *Zeus*, Cambridge, 1914-1940, II, p. 707 sq. et 917 sq. ; III, p. 142-157. L'épiclèse, sur une inscription bilingue de Délos, est beaucoup plus exactement traduite par *Secundanus* (*C. I. L.*, I², 2236 ; Degrassi, *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae*, Florence, I, 2e éd., 1965 ; II, 1963 — cité par la suite *I. L. L. R. P.* —, n° 760) : nouvel argument en faveur de l'origine purement latine de la statue du Capitole, rapportée de Préneste, et non de Macédoine.

73. A. Alföldi, *Hasta-Summa imperii. The spear as embodiment of sovereignty in Rome*, dans *A. J. A.*, LXIII, 1959, p. 1-27.

74. Cf. R. Combès, *op. cit.*, p. 111-114.

nous soit connu le culte que la ville rendait à Jupiter *Imperator*. Qu'advint-il de lui après le transfert à Rome de sa statue de culte? Il est probable qu'il ne se releva que difficilement de ce coup ou que, du moins, s'il y survécut quelque temps, ses jours étaient comptés, et aucun témoignage ne permet de croire qu'il existait encore à Préneste à l'époque classique. Les causes de cette déchéance à plus ou moins long terme sont plus politiques que religieuses, et elles tiennent aux rapports de forces qui, après la défaite de 380, s'instaurèrent entre Préneste et Rome. La ville eut beau tenter de relever la tête dès l'année suivante, puis de mettre à profit la seconde invasion des Gaulois avec qui elle pactisa, en 360, enfin de reprendre ouvertement la lutte, en 339-338, elle fut de nouveau défaite et, dépouillée d'une partie de son territoire [75], elle resta, dès lors, en tant que cité alliée, dans l'orbite de Rome. On comprend que, dans ces conditions, elle n'ait pas eu le cœur de restaurer ou, du moins, d'entretenir le culte de Jupiter *Imperator* [76] : sa belle statue grecque était partie à Rome et, surtout, avec elle, l'*imperium* attaché à la faveur du dieu et à son ambitieuse épiclèse. Car Jupiter *Imperator* n'est pas seulement, par lui-même, le détenteur de l'*imperium*, le souverain qui l'exerce sur les dieux et les hommes, *qui est imperator diuum atque hominum Iuppiter*, dira Plaute [77], il est aussi celui qui le confère aux mortels et aux cités — on songe à la promesse liée à la vache de souveraineté, et dont Servius Tullius assura la réalisation au profit de Rome : *ibi fore imperium* [78] —, et c'était précisément contre l'*imperium* romain, *taedio imperii Romani* [79], qu'avait lutté Préneste, jusqu'à la défaite qui sonna le glas de ses espérances et après laquelle, assujettie à sa rivale, le culte de Jupiter *Imperator*, avec ses résonances triomphales sur lesquelles Cicéron ne s'est pas mépris, n'avait plus de sens pour elle. Tels furent le déclin et sans doute aussi la fin du culte qui, jusqu'au IV^e^ siècle, avait dû être à Préneste le grand culte de Jupiter indépendant de Fortuna *Primigenia*, et qui devait être aussi l'un de ses cultes les plus anciens. Que son temple [80],

75. Sur les relations de Rome et de Préneste au IV^e^ siècle, Fernique, *op. cit.*, p. 20-29 ; A. Alföldi, *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, 1965, p. 385-391.

76. Comme ces Grecs d'Alalcomènes dont Pausanias, 9, 33, 6, nous dit qu'après le rapt de la statue d'Athéna par Sulla, ils laissèrent tomber en ruines le temple privé de sa déesse.

77. *Ru.*, 9 ; cf. *Amph.*, 504 et 1121. K. H. E. Schutter, *Quibus annis comoediae Plautinae primum actae sint quaeritur*, Groningue, 1952, p. 1-13, 129-134, 154, date les deux pièces de 211-206. Nouvelle preuve, pour R. Combès, *op. cit.*, p. 42, que Jupiter *Imperator* existait à Rome avant 197, comme l'indique le texte de Tite-Live.

78. Liu., 1, 45, 5.

79. Liu., 8, 14, 9.

80. Que Marucchi a voulu reconnaître dans l'édifice situé sous la cathédrale ; mais il a proposé pour ce temple trop d'identifications successives et même simultanées, basilique, *Iunonarium*, temple de Jupiter Enfant, ou *Imperator* (*Il tempio della Fortuna Prenestina secondo il risultato di nuove indagini e di recentissime scoperte*, dans *B. C. A. R.*, XXXV, 1907, p. 309-321 ; *Il tempio della Fortuna Prenestina con i monumenti annessi secondo il risultato di nuovi studi e di recentissime scoperte*, dans *D. P. A. A.*, X, 1, 1910, p. 101-112 ; *Dell'antichissimo edificio prenestino trasformato*

restauré, reconstruit, selon l'histoire troublée qui fut si souvent celle des temples antiques, ou seulement embelli, n'ait reçu qu'à date relativement avancée la statue qui, par la suite, le quitta pour Rome, n'y est pas un obstacle et n'empêche pas qu'on puisse reconnaître en lui le grand culte de Jupiter dans la Préneste archaïque. Mais, même abandonné dans sa première patrie, il ne s'éteignit pas pour autant et l'on peut dire, sans craindre le paradoxe, que ce fut Rome elle-même qui assura sa survie : culte original d'une Préneste longtemps sa rivale, Rome le lui emprunta et l'entoura d'une dévotion égale à celle qu'il recevait dans sa ville d'origine, *si recordari uolueritis quanta religione fuerit... signum illud*, dit Cicéron à ces Romains qui l'avaient adopté, à tel point que, sous l'Empire encore, si l'on décèle des traces de Jupiter *Imperator*, c'est toujours de Rome et d'elle seule qu'elles proviennent [81].

La dernière trace que nous ayons du culte de Jupiter à Préneste est une petite base de marbre, portant l'inscription *Io.ui / Optimo / L. Aponius / Mitheres / cum patre / d. d.* [82], qui paraît dater du IIIe siècle. Unique hommage que la ville nous ait légué au dieu officiel de la triade capitoline ; unique épiclèse qui le désigne, sans le *Maximus* qui est pour ainsi dire son complément obligé : le cas est assez rare pour qu'il vaille la peine d'être signalé [83]. Est-ce parce qu'à Préneste la déesse *Maxima* était en réalité Fortuna *Primigenia*? Il donne en tout cas la mesure de la froideur prénestine à l'égard du Jupiter romain officiel et classique. Sans doute faut-il faire la part du hasard des découvertes et de l'étendue infinie de nos pertes et de nos ignorances. Trois mentions de Jupiter *Arcanus*, une dédicace à Jupiter *Optimus*, auxquelles s'ajoute peut-être, si c'est bien ainsi qu'il faut restituer l'inscription, l'incertaine offrande d'une statue de Jupiter à Fortuna [84] : les chiffres,

in cattedrale e di una sua iscrizione recentemente scoperta, dans *D. P. A. A.*, XIII, 1918, p. 232-235 et 237 ; *Guida*, p. 63 et 148) pour qu'on puisse retenir la solution proposée.

81. Sa statue dut être remplacée après l'incendie de 83, si l'on en juge par l'allusion de Pline, *Paneg.*, 5, 4. Un cippe trouvé en 1889 dans les terres de déblai provenant du lit du Tibre porte sur ses deux faces la dédicace *Ioui Impetratori* (*C. I. L.*, VI, 30935). Vaglieri, *N. S. A.*, 1895, p. 44, s'étonne de l'épithète et n'exclut pas une faute. D'où la correction *Imperatori*, *A Ep.*, 1895, 75 (qui note « remarquer l'épithète qui est nouvelle », en oubliant la statue du Capitole) ; cf. *Thesaurus*, s. v. *imperator*, VII, col. 554.

82. *Eph. Ep.*, IX, 762 a ; publiée par Magoffin, *Unpublished inscriptions from Latium*, dans *A. J. A.*, XIV, 1910, p. 51, n° 2. Le lieu de sa découverte est inconnu. Un T. Aponius fut questeur à Préneste au début de l'Empire (*C. I. L.*, XIV, 2966).

83. *C. I. L.*, III, 1033, 9957, 14613 ; XII, 1287, 5721 ; *A Ep.*, 1904, 128 ; 1911, 220 ; 1942, 93 ; 1967, 200 ; 1976, 731. Sur le sens d'*Optimus* et la *maiestas* de Jupiter, cf., à la lumière de Cic., *Dom.*, 144, *propter beneficia... Optimum, propter uim Maximum*, et contre J. Marouzeau, R. Schilling, *A propos de l'expression « Iuppiter Optimus Maximus »*, dans *Rites, cultes, dieux de Rome*, Paris, 1979, p. 354-357 ; G. Dumézil, « *Maiestas* » *et* « *grauitas* », dans *Idées romaines*, p. 137-141 ; et *La religion romaine archaïque*, p. 200.

84. Marucchi, *B. C. A. R.*, XXXV, 1907, p. 285, n. 2. Mais la restitution de Vaglieri, *N. S. A.*, 1907, p. 479 ; et *Eph. Ep.*, IX, 752, [*For*]*tuna*[*e*]*... / ... num i... / [sign]um Iou*[*is pueri*?] est purement arbitraire. Nous laissons en dehors de cette étude la dédicace *C. I. L.*, XIV, 2894, *Ioui Zabasio*, qui provient d'ailleurs des environs de la ville, et relève des religions orientales, non du Jupiter italique ou romain.

si on les compare aux quelque quatre-vingts dédicaces connues à Fortuna *Primigenia*, sont néanmoins éloquents. Sans doute, même après le départ pour Rome de Jupiter *Imperator*, la Préneste de la fin de la République et de l'Empire, colonie, puis municipe, a-t-elle eu, comme toute ville digne de ce nom, son temple de Jupiter, dieu majeur de l'État romain. Mais le moins qu'on puisse dire est qu'il n'avait que peu de retentissement dans la conscience religieuse et la piété vivante des fidèles, dévots de Fortuna, non d'un Jupiter dont le culte concurrençait et contredisait le sien.

C'est là, sans doute, qu'est, en définitive, la raison du faible succès de Jupiter dans la religion de la Préneste classique. Son culte y est marqué, irrémédiablement et comme malgré lui, d'une dualité dont il n'est pas responsable et qui tient à l'ambiguïté de ses rapports avec la toute-puissante *Primigenia*. Fils? Père de la déesse? Même si le Jupiter *Pater* de Mommsen n'a jamais eu d'existence cultuelle, son fantôme n'en flottait pas moins auprès de la *Diouo fileia*, et ce mythe, ou plus exactement cette seconde partie du mythe officiel de Fortuna a finalement fait plus de tort à Jupiter qu'elle ne l'a servi, elle a été un frein au développement de sa religion plus qu'elle ne l'a favorisée. La Préneste archaïque possédait deux cultes de Jupiter, différents, mais parfaitement cohérents : le *Puer* du sanctuaire de Fortuna, l'enfant mythique allaité par la courotrophe, et, dans un autre temple, l'*Imperator*, détaché d'elle, figure du dieu en quelque sorte devenu adulte, et dont la coexistence avec son homonyme enfantin n'était pas plus gênante que ne l'est, dans une même église, la représentation de Jésus enfant sur les genoux de la Vierge et celle du Christ en croix. Ce qui a rompu cette harmonie, c'est la généalogie inverse de Fortuna, qui n'a pas éliminé la première, mais s'est opposée à elle en introduisant la contradiction au sein de la théologie locale.

Contrairement à la théorie de G. Dumézil, pour qui les deux généalogies auraient existé de tout temps et seraient une expression mythique, de provenance indo-européenne, de l'énigme des origines[85], il nous est apparu que, dans le culte de Préneste, seul était primitif le couple — méditerranéen — de la Déesse et de l'Enfant divin, et que la proposition inverse, la définition de la *Diouo fileia*, n'avait fait son apparition dans le sanctuaire que beaucoup plus tardivement, au tournant du IV^e^ et du III^e^ siècles, comme une formulation pythagoricienne du mythe de l'éternel retour et des origines sans cesse recommencées. Or c'est précisément à cette époque que le culte de Jupiter *Imperator* fut ébranlé par la victoire de Rome. Dès lors, on comprend tout de l'histoire de Jupiter dans la religion de la ville : il y possède deux cultes

85. *Déesses latines et mythes védiques* (coll. Latomus, XXV), Bruxelles, 1956, p. 71-98.

qui resteront florissants durant toute l'époque républicaine, puis impériale, celui de Jupiter *Puer* dont Cicéron nous dit, dans la seconde moitié du 1er siècle, que *castissime colitur a matribus*, et celui de Jupiter *Arcanus*, patron d'un des collèges prénestins et honoré d'un culte régulier par l'un des riches négociants de la ville. Ce n'est pas un hasard si ces deux cultes prospères sont ceux des Jupiters liés à Fortuna. En revanche, le Jupiter extérieur au temple, l'Olympien majestueux, plus ou moins consciemment identifié avec le dieu qui a Fortuna pour fille, *Iouis puer*, reste lointain, officiel et formel, et reçoit peu d'honneurs vrais et peu de dévotion. De ces deux attitudes contraires, le culte de Jupiter *Arcanus* est la meilleure pierre de touche qui soit : même s'il est un dieu adulte, ce que nous ignorons, il reste dans le cercle de Fortuna, et n'a à souffrir ni de sa concurrence, ni de son antagonisme, à la différence du Jupiter qui, tout *Optimus* qu'il reste, n'est cependant plus *Maximus*.

Telles furent les conséquences de l'introduction de la filiation jovienne et du mythe pythagoricien dont elle était le signe dans la religion de Fortuna. L'absurdité qu'elle recélait était peut-être une richesse dialectique aux yeux du clergé instruit, initié aux arcanes de la philosophie, qui en avait été l'auteur, mais elle était une gêne pour le vulgaire et les esprits simples. D'où deux conséquences, l'une, que nous avons déjà notée, sur le culte de Fortuna, où cette filiation incompréhensible, loin d'être de règle dans la titulature de la déesse, y est finalement l'exception, puisqu'elle n'est attestée que six fois dans son corpus épigraphique[86] : plutôt que d'en faire état, ses fidèles ont préféré faire silence sur cette généalogie qu'ils n'entendaient pas. L'autre, sur le culte de Jupiter, à qui cette promotion flatteuse, qui faisait de lui le père de la grande déesse du lieu, a nui plus qu'elle ne l'a favorisé, en introduisant l'incohérence et l'irrationnel, propres à choquer des Latins à l'esprit positif et logique, qui se sont progressivement détournés de ce dieu devenu pour eux incompréhensible, parfaitement satisfaits qu'ils étaient, dans le même temps, des deux cultes de Jupiter qu'ils trouvaient dans le sanctuaire de Fortuna, ceux du *Puer* et de l'*Arcanus*, qui les dispensaient d'aller le chercher ailleurs, dans d'autres cultes inintelligibles et décevants.

* * *

Junon fait beaucoup plus modeste figure dans la religion de Préneste que son frère-époux, et l'on ne saurait s'en étonner : si le Jupiter

86. *Supra*, p. 82, n. 39. Aucune unité sociale n'apparaît entre ces dédicants (noble matrone du IIIe siècle, bourgeois de l'Empire, esclave). Faudrait-il voir en eux des fidèles particulièrement avertis, presque des « théologiens », qui comprenaient le sens caché de la filiation de la déesse et en percevaient la profonde signification symbolique?

Puer d'origine méditerranéenne est complémentaire de Fortuna *Primigenia*, comme l'Enfant divin l'est de la Déesse mère, Junon ressemble trop à cette dernière pour ne pas entrer en concurrence ou faire double emploi avec elle. Ainsi les valeurs qu'elle incarne à Rome en tant que *Regina* ou *Lucina* sont-elles, à Préneste, assumées par Fortuna, déesse poliade, représentée avec le sceptre sur une des cistes de la ville[87], et courotrophe à qui les matrones reconnaissantes rendent hommage *nationu cratia*[88], « à l'occasion des naissances ». La Junon prénestine, elle aussi, se partage entre une déesse enfant, compagne de Jupiter dans le sanctuaire de Fortuna, qui n'a pas son équivalent en dehors de la ville, et la figure plus classique d'une déesse analogue à la Junon romaine. Sœur-épouse de Jupiter, elle partage son sort dès la plus tendre enfance, puisqu'elle est, avec lui, offerte à la vénération des matrones sous les traits d'un des deux nourrissons que, sur sa statue de culte, Fortuna tient dans ses bras et qu'elle allaite, *Iouis Pueri, qui lactens cum Iunone Fortunae in gremio sedens mammam adpetens...*[89] : trait plus grec que nature, puisque le mythe hellénique ne fait pas d'Héra la sœur jumelle de Zeus et que ses enfances sont entièrement distinctes de celles du jeune dieu de l'Ida[90]. Mais cette interprétation prénestine de la légende doit avoir été surajoutée, dans un second temps, au mythe primitif, à la dyade initiale de la Mère et de l'Enfant divin, son fils et son parèdre, désormais ouverte à une Junon hellénisée, réunie à Jupiter comme une anticipation du couple conjugal des Olympiens.

Les destinées de Junon, à l'intérieur du sanctuaire, reproduisent fidèlement celles de Jupiter, mais avec moins d'éclat. De même qu'il y existait une (*aedes*) *Iouis Pueri*, on y connaît, par une inscription datable seulement, il est vrai, de l'époque d'Antonin, un *Iunonarium* : chapelle secondaire vouée plus spécialement au culte de Junon, comme un *Lararium* l'est à celui des Lares, et qui devait abriter, entre autres, mais pas uniquement, la statue de la déesse. Le dédicant qui le mentionne, le riche et pieux L. Sariolenus, éleva en effet simultanément jusqu'à six statues, *ut Triuiam in Iunonario / ut in pronao aedis / statuam Antonini August(i) / Apollinis Isityches Spei / ita et hanc Mineruam / Fortunae Primigeniae / dono dedit / cum ara*, comme il le rappelle fièrement dans l'inscription[91] qui est un document précieux pour la connaissance de la topographie du sanctuaire, puisque, outre

87. Sur la ciste du bain de Mars et les diverses interprétations qui en ont été proposées, *Fortuna. Recherches sur le culte de la Fortune...*, I, p. 142-146 et pl. VII-VIII.

88. *C. I. L.*, I², 60 ; XIV, 2863 ; Degrassi, *I. L. L. R. P.*, n° 101.

89. Cic., *Diu.*, 2, 85.

90. Cf. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, 6e éd., Paris, 1979, s. v. *Héra*, p. 186. Ovide, mieux instruit que les anciens Prénestins des finesses de la mythologie grecque, lui rend sa qualité de sœur aînée de Jupiter, que la déesse revendique avec orgueil (*Fast.*, 6, 29 sq. ; cf. *Il.*, 4, 59, et à la différence d'Hésiode, *Théog.*, 453-458).

91. *C. I. L.*, XIV, 2867.

le nom du *Iunonarium*, elle a permis d'identifier le monument que les archéologues nomment l' « area sacrée », et qui relie la grotte de Fortuna au temple à abside, avec le *pronaus aedis* dont Sariolenus nous donne le nom antique. On ne peut localiser avec plus de précision le *Iunonarium*[92] dans la vaste étendue du sanctuaire où, entre les temples, les trois *aedes* proprement dites, les rampes, les portiques, les autels, les ex-voto de toute sorte, il y avait place pour ce genre de constructions annexes, où Sariolenus dédia une statue non de Junon elle-même, mais de Trivia : simple hasard dans le choix du lieu, le *Iunonarium* plutôt que le *pronaus aedis*, auquel il serait vain de chercher une explication? Ou choix motivé, qui repose sur une affinité entre les protectrices des naissances que sont toutes deux Junon et Diane, qui reçut elle aussi l'épithète de *Lucina*[93]? Vouée au culte d'une des divinités satellites de Fortuna, la chapelle de Junon est l'équivalent de l'(*aedes*) *Iouis Pueri*, mais à un degré inférieur, qui reproduit la hiérarchie de la société divine avec ses inégalités, où Jupiter a la préséance et Junon ne vient qu'en second : temple de grandes dimensions pour l'un, simple chapelle pour l'autre, chacun des σύνναοι de Fortuna a ainsi donné son nom à l'un des édifices du sanctuaire où, sans doute, il est honoré, mais dont la véritable maîtresse demeure l'omnipotente Fortuna *Primigenia*, partout présente dans le sanctuaire dont elle est, en dernier recours, l'unique souveraine. C'est sa statue cultuelle qu'on vénère dans l'(*aedes*) *Iouis Pueri*, où Jupiter n'apparaît que sous la figure modeste d'un des deux nourrissons qu'elle porte dans ses bras ; et, si le dévot Sariolenus dédia une statue *in Iunonario*, c'est à Fortuna, *Fortunae Primigeniae*, non à Junon, qu'il la consacra, comme les cinq autres effigies qu'il offrit simultanément à la même déesse. Figures révérées du sanctuaire, bénéficiaires de la piété des matrones et des fidèles de toute sorte qui le fréquentaient, Jupiter et Junon n'ont pourtant sur lui pas plus de droits qu'un saint qui, dans une église, donne son nom à l'une des chapelles secondaires de la nef ou du chœur : divinités logées, accueillies dans le sanctuaire par la grâce de Fortuna, dont ils sont initialement les enfants et dont, même devenus adultes ou adolescents, ils restent toujours les hôtes et les subordonnés.

C'est, comme pour Jupiter, hors du sanctuaire qu'on trouve la figure classique de la Junon italique et romaine. D'abord sous la forme indirecte et, quoi qu'en ait dit Marucchi, assez incolore, de la déesse qui, dans le calendrier des diverses cités du Latium, patronne le mois

92. En dépit de Marucchi, *supra*, p. 90, n. 80.

93. Catull., 34, 13 sq. ; Verg., *Ecl.*, 4, 10 ; Hor., *Carm. saec.*, 15 ; Mart., *Epigr.*, 12, 4 ; 13, 4 sq. ; Stat., *Silu.*, 1, 2, 268 sq. ; Macr., *Sat.*, 7, 16, 27 ; Cicéron, *Nat. deor.*, 2, 68, met en parallèle *ut apud Graecos Dianam eamque luciferam, sic apud nostros Iunonem Lucinam in pariendo inuocant* ; également Varr., *L. L.*, 5, 74 : *Dianae Lucinaeque* ; Tert., *Anim.*, 39, 2 : *dum in partu Lucinae et Dianae eiulatur*. Cf. R. Schilling, *Une victime des vicissitudes politiques : la Diane latine*, dans *Hommages à J. Bayet* (coll. Latomus, LXX), Bruxelles, 1964, p. 662-664.

de juin auquel elle a donné son nom. Du passage des *Fastes* où Ovide s'interroge sur l'origine du nom du mois de juin, Marucchi a tiré d'ambitieuses conclusions, sans commune mesure avec le texte, beaucoup plus modeste, sur lequel elles prétendent s'appuyer. Des trois étymologies que propose successivement le poète, et qui expliquent *Iunius* par le nom même de Junon, ou par celui des *iuuenes*, ou par le verbe *iungere*[94], seule la première, qu'admettent les philologues modernes[95], retiendra notre attention. Dans le cadre de cette étymologie, par laquelle la déesse proclame orgueilleusement ses droits,

Iunius a nostro nomine nomen habet,

le poète, méthodiquement, relève les trois formes du dérivé, *Iunius*, *Iunonius*, *Iunonalis*, qu'il énumère en même temps que les villes latines où est honorée Junon, Aricie, Lavinium — la cité des Laurentes —, Lanuvium :

Est illic mensis Iunonius. Inspice Tibur
et Praenestinae moenia sacra deae :
Iunonale leges tempus...

Marucchi[96] a voulu mettre ce texte en rapport avec le cadran solaire gravé sur la façade de la cathédrale de Palestrina — édifice d'origine antique, nous l'avons dit —, qui aurait indiqué de façon spéciale le *Iunonale tempus*, c'est-à-dire les heures du mois de juin, l'horaire d'été propre à la ville, qui y aurait été noté par des inscriptions[97], hypothèse qu'il a encore amplifiée en identifiant la cathédrale avec le *Iunonarium*, consacré à Junon, « déesse du calendrier »[98].

En fait, loin de faire allusion à une particularité locale et à l'horaire estival propre aux habitants de Préneste, le *Iunonale tempus* n'est qu'un équivalent du *mensis Iunonius* (ou, au v. 26, *Iunius*), qui permet au poète, dans un souci à la fois de variété littéraire et d'érudition historique et grammaticale, de donner une notice complète sur le mois de juin, ses diverses dénominations et sa place dans les calen-

94. *Fast.*, 6, 26 (que nous citons, ainsi que 61-63)-100.

95. A. Ernout-A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4e éd. (3e tirage), Paris, 1979, p. 328 sq.; A. Walde-J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 4e éd., Heidelberg, 1965, I, p. 731 sq.

96. *Di un antichissimo orologio solare recentemente scoperto in Palestrina*, dans *Ann. Inst.*, 1884, p. 286-306; *B. C. A. R.*, XXXV, 1907, p. 310-321; *D. P. A. A.*, X, 1, 1910, p. 101-118; XIII, 1918, p. 231 sq.; *Nuovi studi sull'antichissimo orologio solare di Palestrina*, dans *R. P. A. A.*, VI, 1927-1929, p. 77-84; *Palestrina. Nuovi lavori e nuovi studi sopra un antichissimo orologio solare*, dans *N. S. A.*, 1928, p. 175-180; *Guida*, p. 63-68.

97. Cf. Varr., *L. L.*, 6, 4 : *meridies ab eo quod medius dies*; *D antiqui, non R in hoc dicebant, ut Praeneste incisum in solario uidi.* Mais l'actuel cadran solaire n'est que médiéval, selon F. Fasolo-G. Gullini, *Il santuario della Fortuna Primigenia a Palestrina*, p. 50, n. 13.

98. Déesse des *calendes*, dit seulement Ovide, *Fast.*, 1, 55 : *uindicat Ausonias Iunonis cura kalendas*; d'où Marucchi extrapole : « onde Giunone poteva dirsi la Dea tutelare del calendario romano... Giunone, Dea del Calendario » (*B. C. A. R.*, XXXV, 1907, p. 318 et 321; *D. P. A. A.*, X, 1, 1910, p. 109 sq. et 112).

driers italiques. Ses indications, en effet, sont exactement confirmées par les grammairiens et les antiquaires. Traitant de *Iunius*, Macrobe s'appuie sur l'autorité de Cincius, *quod Iunonius apud Latinos ante uocitatus, diuque apud Aricinos Praenestinosque hac appellatione in fastos relatus sit*, et de Nisus, *in commentariis fastorum*, selon qui *detritis quibusdam litteris ex Iunonio Iunius dictus sit*[99]. Plus précieux encore, Festus, c'est-à-dire Verrius Flaccus : *Iunium mensem dictum putant a Iunone; idem ipsum dicebant Iunonium et* IVNONALEM[100], qui doit être la source directe d'Ovide dans ce passage. On ne saurait donc tirer du texte et du *leges* qui est soit une allusion au calendrier épigraphique de Verrius Flaccus — les *Fasti Praenestini*[101] devaient déjà, en effet, être exposés à la vue du public sur le nouveau forum de Préneste —, peut-être étendue, par zeugma, à Tibur, soit un équivalent plus expressif de *est illic*, aucune conclusion qui s'applique uniquement au calendrier prénestin et à la place de Junon dans la religion de Préneste. Comme le développement similaire qui, au début du livre III des *Fastes*[102], rappelle la place de Mars et du mois qui lui est consacré dans les calendriers du Latium et d'Italie centrale, le passage dont Marucchi voulait faire un document prénestin exclusif montre au contraire en Junon une grande déesse italique, commune aux divers peuples du Latium, à Préneste, sans doute, mais aussi à Aricie, aux Laurentes, à Lanuvium et à Tibur, aussi bien qu'à Rome.

Situation banale, donc, que celle de Junon, éponyme du *Iunonale tempus*. Exceptionnelle est, en revanche, l'épiclèse qu'elle porte sur un cippe du IIe siècle avant J.-C. découvert en 1913 à l'extérieur de la Porta del Sole : *C. Saufeio(s) C. f. / Sabini / C. Orceuio(s) M. f. / ... i / censores / hasce aras / probaueront / Iuno(ne) Palostca / ... ria*[103]. Qui était donc cette Junon *Palostca*[104], à qui furent dédiés un ou des autels dont les censeurs de la ville agréèrent les travaux? La forme même de

99. *Sat.*, 1, 12, 30. Sur l'antiquaire L. Cincius, déjà cité pour la statue de Jupiter *Imperator*, et Nisus, grammairien du Ier siècle après J.-C., cf. le commentaire de F. Bömer, *Die Fasten*, Heidelberg, 1957-1958, *ad loc.*, II, p. 342.

100. Fest. Paul., 92, 6 L.

101. Gravés entre 6 et 9 après J.-C. selon Degrassi, *Inscriptiones Italiae*, XIII, 2, Rome, 1963, p. 107 et 141 sq. ; entre 4 et 10 selon Mommsen, *C. I. L.*, I², p. 206 et 230. Le mois de juin est malheureusement perdu, de même que juillet, pour lequel nous ne disposerons ci-dessous d'aucun renseignement touchant les Nones Caprotines.

102. V. 85-98.

103. *C. I. L.*, I², 2439 ; E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte*, Heidelberg, 1953, n° 510 ; Degrassi, *I. L. L. R. P.*, n° 167. Cf. G. Mancini, *N. S. A.*, 1914, p. 195 sq. Les Saufeii et les Orcevii sont de vieilles familles de la Préneste indépendante ; un *C. Saufeius C. f. q(uaestor)* est nommé sur une inscription du sanctuaire supérieur, de peu antérieure à la colonie sullanienne (Fasolo-Gullini, *op. cit.*, p. 283 sq., n° 22 ; Degrassi, *I. L. L. R. P.*, n° 102).

104. Selon la lecture de Vetter et de Degrassi ; *Palosticaria* pour Marucchi et le *C. I. L.*, I² ; *Paloscaria* pour Whatmough, qui voit dans le *t* une erreur corrigée par le lapicide lui-même. Mais il est peu probable que *-ria* — ce sont les seules lettres que la cassure de la pierre permette de lire à la fin de la dernière ligne — doive être rattaché à *Palostca*. Par ailleurs, le fait qu'il y ait encore place pour une lettre à la fin de la ligne 8 donne à penser que le surnom de la déesse est complet.

son nom n'est pas sûre, et le sens en reste énigmatique. Du moins peut-on écarter l'hypothèse de Marucchi qui, lisant *Palosticaria*, en a proposé une étymologie grecque audacieuse, πάλος = *sors*, στίχος « rangée, ligne », qui lui permettait de la mettre en rapport avec le tirage des sorts et leur disposition en séries auxquels, pendant féminin, en quelque sorte, de Jupiter *Arcanus*, elle aurait présidé[105]. Point n'est besoin d'insister sur les faiblesses de l'explication qui parle grec en latin et suppose, derrière l'adjectif latin, un composé grec qui n'a jamais existé. Faut-il plutôt, avec Rosenberg, interpréter *quae palum (in)stigat*, au sens phallique de *pālus*, et le rattacher à la fonction de Junon, déesse de la sexualité féminine[106]? L'explication de loin la plus solide et la plus intéressante a été proposée par J. Whatmough[107], qui a rapproché l'épiclèse de la Junon prénestine d'une des espèces de figues citées par Macrobe d'après Cloatius, la *palusca*[108] : cette Junon locale, dont le nom est lié au figuier, serait ainsi l'équivalent de la *Caprotina* romaine.

Sans doute eût-on souhaité être mieux informé sur la figue *palusca* que, en l'absence d'autre source que Cloatius-Macrobe, il n'est pas possible d'identifier avec l'une des espèces de figues connues et dont le nom même est inexpliqué[109]. Mais, quelles que soient les obscurités botaniques et linguistiques qui subsistent, et qui obligent à la prudence, on voit l'intérêt religieux de cette suggestion qui, brièvement indiquée par Whatmough, présente d'importantes implications cultuelles qu'on peut tenter de dégager. Les Nones Caprotines, avec le

105. *Di una antichissima e singolare iscrizione testè rinvenuta in Palestrina relativa al culto locale della dea Giunone*, dans *B. C. A. R.*, XLI, 1913, p. 22-30 (avec photographie).

106. *Neue Zensoreninschrift aus Praeneste*, dans *Rh. M.*, LXXI, 1916, p. 117-127. Lommatzsch, *C. I. L.*, I², 2439, y voit un dérivé de *palūs*, *-ūdis*, cf. *palustris*, et songe aux *Pomptinae paludes*. Mais Préneste est loin des marais Pontins... et sa région, le *frigidum Praeneste* d'Horace, *Carm.*, 3, 4, 22 sq. (cf. Juvénal, 3, 190 : *gelida*), était réputée pour la salubrité de son climat.

107. *A new epithet of Juno*, dans *C. Q.*, XVI, 1922, p. 190. Cf. K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, Munich, 1960, p. 107, n. 1 : « glänzend... erklärt ».

108. *Sat.*, 3, 20, 1.

109. Il est exclu qu'il s'agisse d'une « figue de marais », comme le voudraient les traducteurs de Macrobe (éd. Nisard, Paris, 1875 ; Bornecque, Classiques Garnier ; encore P. V. Davies, New York-Londres, 1969 : « the marsh fig » ; cf. Olck, s. v. *Feige*, dans *R. E.*, VI, 2, col. 2120 : « Sumpf-F. »), qui, s'inspirant l'un de l'autre, n'ont cherché qu'à rendre littéralement *palusca*, sans se préoccuper de l'écologie du figuier, qui pousse en sol pierreux et aride. M. Claustres, professeur de botanique à l'Université de Rennes, et M. J. André, que nous avons consultés, ont été formels à cet égard. Pline lui-même, *N. H.*, 15, 72, signale que, depuis Caton, les dénominations et les espèces se sont tellement multipliées *ut... appareat mutatam esse uitam* et cite, *ibid.*, 69-71, des espèces comme la *mamillana*, la *Tiburtina*, la *porphyritis*, la *popularis*, qui, pas plus que la *palusca*, ne sont autrement connues. L'aspect linguistique du problème n'est pas plus clair. S'agit-il d'un mot méditerranéen? M. J. André (cf. *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956, p. 137, *f. atra palusca*), qui considère le suffixe *-iscus* (*-a*), *-usca* (cf. J. Hubschmid, *Die « asko-/usko- » Suffixe und das Problem des Ligurischen*, dans *R. I. O.*, XVIII, 1966, p. 148 sq. ; ainsi que *Paläosardische Ortsnamen*, dans *Atti e Memorie del VII Congresso di Scienze onomastiche*, II, Florence, 1963, p. 156 sq. : nom d'un village détruit de Sardaigne, *Palusca* ou *Paluca*) comme « pour une part étranger au latin » et observe qu' « il qualifie assez souvent des espèces d'après leur aspect », *mollusca* (*nux*), *atrusca* (*uua*), nous suggère, mais « en désespoir de cause », un rapprochement avec *palleo*, auquel ne s'oppose pas la forme à géminée de la racine, que le latin est seul à posséder (cf. Ernout-Meillet, *op. cit.*, s. v., p. 476), sauf dans *palumbes*.

culte de Junon *Caprotina* et le rite du figuier qui y était célébré, étaient, nous le savons par Varron, une fête non point particulière à Rome, mais commune aux femmes du Latium[110] : l'interprétation de l'épiclèse *Palostca*, si elle est exacte, illustrerait donc, par un exemple prénestin précis, l'assertion de Varron qui est surtout, semble-t-il, formulée en termes romains. Il y a, de fait, d'une cité à l'autre, deux différences apparentes qui tiennent, l'une, au nom de la déesse, l'autre, à l'espèce particulière de figuier en usage dans le rituel. L'arbre autour duquel a lieu la fête romaine est le *caprificus*,le figuier sauvage, a u pied duquel les femmes célèbrent le sacrifice et dont elles utilisent les rameaux et la sève lactescente[111] ; or, l'arbre dont la Junon prénestine tirerait son nom est une espèce cultivée. Toutefois, comme l'a montré M. Lejeune, Junon *Caprotina* n'est pas une Junon du figuier sauvage (*caprificus*), mais une déesse « pourvue des attributs d'un bouc » (*caper-*caprotus-caprotinus*), comme l'était la Junon de Lanuvium, portant une peau de bouc. Ce qui laisse plus de liberté dans l'analyse du nom de la déesse qui, ni à Rome, ni à Préneste, n'est en rapport littéral avec le *caprificus*. Que, d'autre part, le figuier de Préneste soit, si l'on en croit Whatmough, de l'espèce *palusca*, et non le *caprificus* du Champ de Mars qu'on nous décrit à Rome, n'est pas un obstacle rédhibitoire. Le procédé de la caprification, c'est-à-dire de la maturation des figues cultivées grâce au *caprificus*[112], associe précisément l'arbre sauvage et les espèces cultivées, et les unes ne vont point sans l'autre : soit qu'on plante auprès des figuiers cultivés des figuiers sauvages destinés à assurer la caprification, soit qu'on place dans les figuiers des fruits de caprifiguier qui ont le même effet. Surtout, au-delà de la pratique de la caprification, qui explique le pouvoir fécondant qui a été attribué à l'arbre sauvage et le rôle rituel qu'il joue dans une fête de la sexualité féminine comme les Nones Caprotines, la figue et le figuier ont un

110. *L. L.*, 6, 18 : *nonae Caprotinae, quod eo die in Latio Iunoni Caprotinae mulieres sacrificantur et sub caprifico faciunt; e caprifico adhibent uirgam.*

111. Macr., *Sat.*, 1, 11, 40 : *lac quod ex caprifico manat... adhibetur* ; laiteux est également le suc des fruits cultivés, *lacteum humorem, sucum lactis* (Plin., *N. H.*, 15, 80-82). Sur les Nones Caprotines, et sans rouvrir l'ensemble d'un dossier dont on sait les difficultés, W. Warde Fowler, *The Roman festivals of the period of the Republic*, Londres, 1899, p. 176-179 ; Wissowa, s. v. *Caprotina*, *R. E.*, III, 2, col. 1551-1553 ; G. Vaccai, *Le feste di Roma antica*, 2e éd., Turin, 1927, p. 135-140 ; U. Pestalozza, *Juno Caprotina*, dans *S. M. S. R.*, IX, 1933, p. 38-71 = *Religione mediterranea*, Milan, 1951, p. 369-395 ; S. Weinstock, s. v. *Nonae Caprotinae*, *R. E.*, XVII, 1, col. 849-859 ; V. Basanoff, *Nonae Caprotinae*, dans *Latomus*, VIII, 1949, p. 209-216 ; M. Lejeune, *Notes de linguistique italique*, XXII : *Caprotina*, dans *R. É. L.*, XLV, 1967, p. 194-202 ; P. Drossart, « *Nonae Caprotinae* ». *La fausse capture des Aurores*, dans *R. H. R.*, CLXXXV, 1974, p. 129-139 ; G. Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne*, Paris, 1975, p. 271-283.

112. La maturation des fruits, et non la fécondation des fleurs du figuier, comme on le croyait autrefois ; cf. Plin., *N. H.*, 15, 79-81, avec le commentaire, *ad loc.*, de J. André, p. 103 sq. : les moucherons qui passaient pour « naître » des figues sauvages se propagent sur les figues cultivées et les piquent, ce qui accélère leur maturation. Également Frazer, *The Golden Bough*, I : *The magic art and the evolution of kings*, 3e éd., Londres, 1911, II, p. 313-319 ; *Les origines magiques de la royauté*, trad. fr., Paris, 1920, p. 301-305 ; *The Fasti of Ovid*, Londres, 1929, II, p. 343-356.

symbolisme sexuel qui, qu'il s'agisse de « faire la figue », selon le geste que décrit Ovide[113], ou du figuier Ruminal romain, *nutrix Romuli ac Remi*[114], dépasse largement la seule espèce sauvage du *caprificus*.

Sans doute faut-il se garder des mirages. L'explication de Whatmough n'est qu'une hypothèse, la seule plausible de celles qui aient été proposées ; mais on ne saurait oublier son caractère conjectural et bâtir sur elle une théorie qui aurait la prétention d'être définitive. De surcroît, et quand bien même elle serait exacte, il serait illusoire de prétendre expliquer l'obscure épiclèse *Palostca* par la fête, plus obscure encore s'il se peut, des Nones Caprotines, dont tant d'éléments nous échappent, par exemple ce rapport au bouc ou à la chèvre qui, inscrit dans le nom de la fête, n'apparaît pas, ou n'apparaît plus, dans le rituel tel que nous le connaissons[115]. Enfin, même si l'explication du nom se révélait juste, nous ignorons tout du culte, que nous ne connaissons qu'indirectement, à travers l'inscription officielle des censeurs. C'était, en tout cas, un culte public, puisque les travaux en furent adjugés, puis vérifiés par les deux magistrats. Où était-il célébré? Bien que le cippe, dégagé lors de la construction d'une voie ferrée, n'ait pas été trouvé en place, était-il aussi loin de son lieu d'origine qu'on l'a dit[116]? Si la déesse était honorée hors les murs, au-delà de l'actuelle Porta del Sole, on se rappellera que le culte du Champ de Mars était, lui aussi, célébré hors de la ville et du pomerium. Pourquoi *des* autels, au moins deux, au pluriel? Et quel était le ou plutôt les mots qui, à la dernière ligne, suivaient *Palostca*? Une seconde épiclèse de Junon, honorée simultanément de deux autels ou davantage? Le nom d'une autre ou d'autres divinités, associées à elle dans le même hommage, ou bénéficiaires, mais séparément, des autres autels? Un seul fait sûr demeure, par-delà ces multiples inconnues : Préneste a possédé un culte de Junon qui n'appartenait qu'à elle et dont le nom, que nous déchiffrons, à défaut de son rituel, qui nous reste mystérieux, conserve la rocailleuse rusticité du terroir.

113. *Fast.*, 5, 433. Sur la figue, « das allbekannte Abbild des weiblichen Geschlechtsteiles », Wissowa, *R. K.*[2], p. 184.

114. Plin., *N. H.*, 15, 77.

115. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 198-201 ; cf. la recherche de D. Porte, *Le devin, son bouc et Junon*, dans *R. É. L.*, LI, 1973, p. 183-188. Mais on ne saurait, comme le font parfois les modernes, établir un rapprochement entre Junon *Caprotina* et le marais de la Chèvre, *Caprae palus*, du Champ de Mars, qui était le lieu non des Nones Caprotines, mais des *Poplifugia* : Plutarque, seule source qui indique cette localisation, *Rom.*, 29, 2 et 11 ; *Cam.*, 33, 10, ne fait pas de distinction entre les deux fêtes.

116. Mancini, *N. S. A.*, 1914, p. 195 sq. (lors des mêmes travaux furent trouvés quatre tombes et divers fragments architectoniques, chapiteau, fragments de corniche, de bases, de colonne). Cf. L. Quilici, *M. D. A. I.* (*R*), LXXXVII, 1980, p. 179, n[os] 1-2, et fig. 8.

* * *

Les cultes que nous venons d'examiner, à une ou deux exceptions près — Jupiter *Arcanus* et *Optimus* —, sont tous d'époque républicaine. Encore est-il possible, grâce à la ciste du IIIe siècle, de considérer que, si le nom de Jupiter *Arcanus* ne nous est connu qu'à partir du IIe siècle après J.-C., ce n'est que le produit d'un accident de l'histoire, ou de l'épigraphie, et que son culte est en réalité beaucoup plus ancien : au IIIe siècle avant J.-C., il devait être au moins en voie de formation et il n'est pas excessif d'attribuer à ce Jupiter qui veillait sur les sorts de la déesse et l'*arca* qui les renfermait une datation elle aussi républicaine. La Préneste ancienne et même, dans les cas les plus clairs, la Préneste archaïque, a donc connu un nombre non négligeable de divinités qui sont, si l'on ose dire, des hapax cultuels, même si Rome lui a, par la suite, emprunté certaines d'entre elles (et non des moindres, en la personne de Jupiter *Imperator* et Fortuna *Primigenia*) : un Jupiter *Puer*, dont le type, tel qu'il est défini par son âge, mais non l'appellation, se retrouve à Anxur-Terracine qui, si elle honorait un Jupiter lui aussi juvénile, *puer*, dit Servius, le nommait *Anxurus* ; un Jupiter *Arcanus*, lié à l'*arca* du temple de Préneste, qui, lui, n'est pas sorti des limites de la ville, tout au plus de celles du sanctuaire, pour patronner un collège, en contrebas du temple de Fortuna ; un Jupiter *Imperator*, enfin, qui a déserté sa patrie et a été adopté par Rome ; seul, le Jupiter *Optimus* honoré par une unique inscription de l'époque impériale, est du type romain, banal, commun à tout l'Empire ; et, parmi les Junons, si nous laissons de côté la patronne, elle aussi commune à tout le monde romain, du mois de juin, une Junon enfant, sœur du petit Jupiter nourri par Fortuna, sans épiclèse propre qui l'individualise — comme les femmes romaines qui n'avaient pas de prénom —, mais d'un type aussi exceptionnel que celui de son frère jumeau ; et la mystérieuse *Palostca*, aussi énigmatique que le *Turpenus Pater*[117] qui, lui aussi, reste un *locus desperatus* pour l'historien des religions.

Sans doute l'originalité de Jupiter et Junon, ainsi que de Fortuna, est-elle moins poussée que celle de ce dernier : seules leurs épiclèses sont purement locales. Leur nom, leur personnalité sont identiques à ceux des dieux romains et, parfois, leurs épithètes mêmes apparaissent synonymes des leurs, comme de simples variations sur une théologie qui, substantiellement, est la même : ainsi de Jupiter *Imperator*, doublet de l'*Optimus Maximus* romain et, si l'on adopte la thèse de Whatmough, de Junon *Palostca*, variante prénestine de la *Caprotina* latine. Mis à

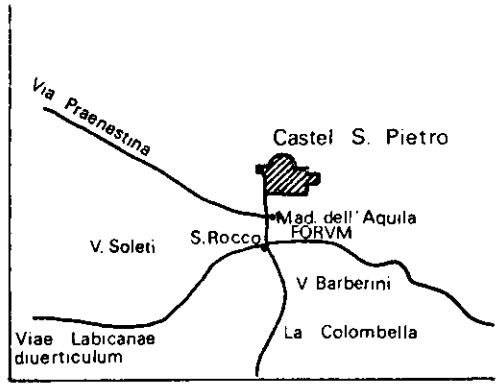
117. *C. I. L.*, I², 1460 ; XIV, 2902.

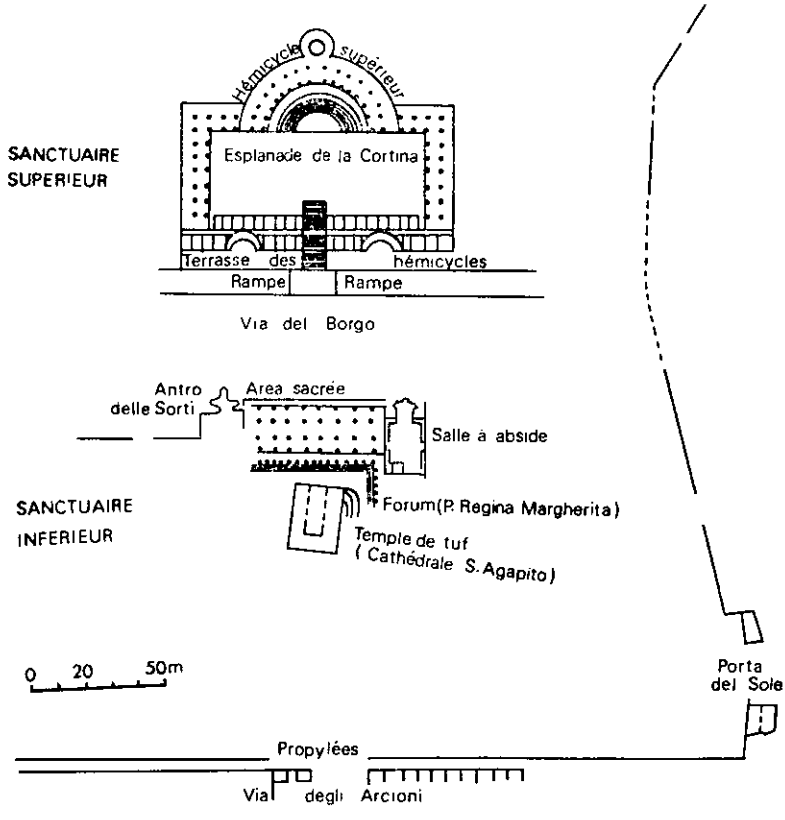
part l'impénétrable *Turpenus*, les dieux de Préneste sont les mêmes que les dieux de Rome : Jupiter, Junon, Fortuna. Mais déjà l'énumération fait éclater la différence entre les deux cités et, l'on peut dire, les deux univers mentaux : c'est là l'ordre et le langage de Rome, et il est vraisemblable qu'un Prénestin eût plutôt dit « Fortuna, Jupiter, Junon ». Plus encore que les épiclèses, qui ne sont que la traduction rituelle et formelle d'une vision religieuse plus intérieure et plus complexe, ce sont l'organisation du monde divin et les relations entre les dieux qui changent d'une cité à l'autre. Avec, d'ailleurs, de subtiles différences et un insensible dégradé, selon qu'on passe d'un plan à un autre, de la vie religieuse courante, quotidienne, qui ne se pose point tant de questions, et, plus encore, des productions de l'art, soumises à des canons et à des traditions extérieurs à la cité, jusqu'à la théologie et à la spéculation sacrée. Pour le Prénestin du commun, simple citoyen, graveur de miroirs ou de cistes, ou même magistrat, les grands dieux de l'Olympe sont évidemment Jupiter et Junon, comme pour tous ses contemporains, romains, étrusques ou grecs, quand ces derniers parlent de Tinia et d'Uni, ou de Zeus et d'Héra ; et c'est bien sous cette apparence commune à tout le monde gréco-italique que Jupiter et Junon sont figurés, quand ils le sont, sur les cistes et les miroirs, sous les traits de deux divinités adultes, formant un couple conjugal, roi et reine parmi les Immortels[118]. Mais la mythologie n'est pas la religion ; et, premier indice de cette rupture d'équilibre, quand, une fois, Fortuna apparaît parmi les dieux qui assistent au bain de Mars, c'est elle qui tient le sceptre, et non Jupiter, qui n'a plus en main que le foudre. En fait, à Préneste, c'est Fortuna, déesse Primordiale, mère de Jupiter et Junon, qui domine parmi les dieux. Point de triade qui apparaisse d'après les maigres documents qui nous sont parvenus, ni la triade trifonctionnelle, indo-européenne, tout entière masculine, telle qu'elle a été reconnue à Rome et à Iguvium : le culte de Mars a beau être attesté à Préneste, si une telle structure y a jamais existé, toute trace en a disparu, recouverte par la prééminence de la *Primigenia* ; pas davantage de triade capitoline dans les dédicaces épigraphiques que nous possédons. L'image qui s'impose, pour la religion de Préneste, est celle du cercle, où tout gravite autour de Fortuna *Primigenia* : dans le temple, avec ses cultes annexes de Jupiter et de Junon, et dans la ville, où une figure aussi vivante que celle de Jupiter *Arcanus*, mentionné dans trois inscriptions, provient en droite ligne du sanctuaire de Fortuna.

Religion de Préneste, religion de Rome : en substance, les données

118. Outre la ciste du bain de Mars (*supra*, p. 94 et n. 87), *C. I. L.*, I², 551, 558, 564, 568 ; XI, 6720, 19 ; XIV, 4097, 4106 ; G. Matthies, *Die praenestinischen Spiegel*, Strasbourg, 1912, p. 46, 52 sq., 56, 58, 61 sq., 65, 76 sq., 107 ; G. Foerst, *op. cit.*, p. 59-62, 111 sq., 166 sq., 170 sq. n^os^ 11, 63, 66 ; pl. 45, 47 c ; G. Bordenache Battaglia, *Le ciste prenestine*, I, 1, Rome, 1979, p. 56-61, n° 7 ; pl. LXVIII-LXX.

de base sont les mêmes et il ne saurait être question de nier la communauté religieuse du Latium. Mais, si les lignes fondamentales sont les mêmes et l'image d'ensemble, surtout si on la contemple à distance, identique, le détail du tableau doit être nuancé et, d'une cité à l'autre, de Rome à Tibur, à Aricie, à Lanuvium ou à Préneste, tout y est différent. Même si la Fortuna, qui se distingue de ses homologues romaines par la forme plus que par le fond, le Jupiter *Imperator*, peut-être la Junon *Palostca* ont leurs semblables ou, du moins, leurs parallèles à Rome, Préneste, avec son mythe des origines et ses dieux enfants, a une coloration religieuse qui n'appartient qu'à elle. Entre Rome et les villes voisines, il n'y a pas de modèle unique. La communauté religieuse des Latins n'était pas l'uniformité. Même entrée dans l'orbite de Rome, comme cité alliée, puis municipe, puis colonie, Préneste n'a jamais renoncé à cultiver son « droit à la différence »; et, de Rome à Tibur, à Aricie, à Lanuvium ou à la ville de Fortuna, on ne peut qu'être sensible, au-delà de l'identité des structures d'ensemble, à l'infinie diversité des religions locales.





PRÉNESTE. LE TEMPLE DE LA FORTUNE



1. — Ciste de Préneste
(Villa Giulia ; 17,7 × 9 cm.)



2. — Monnaie de Syracuse
(British Museum)